

ROSÉIDE

OU

L'INTRIGANT,

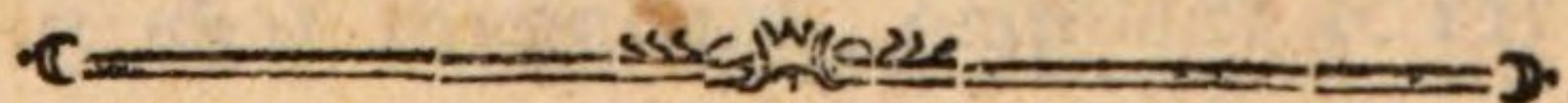
COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

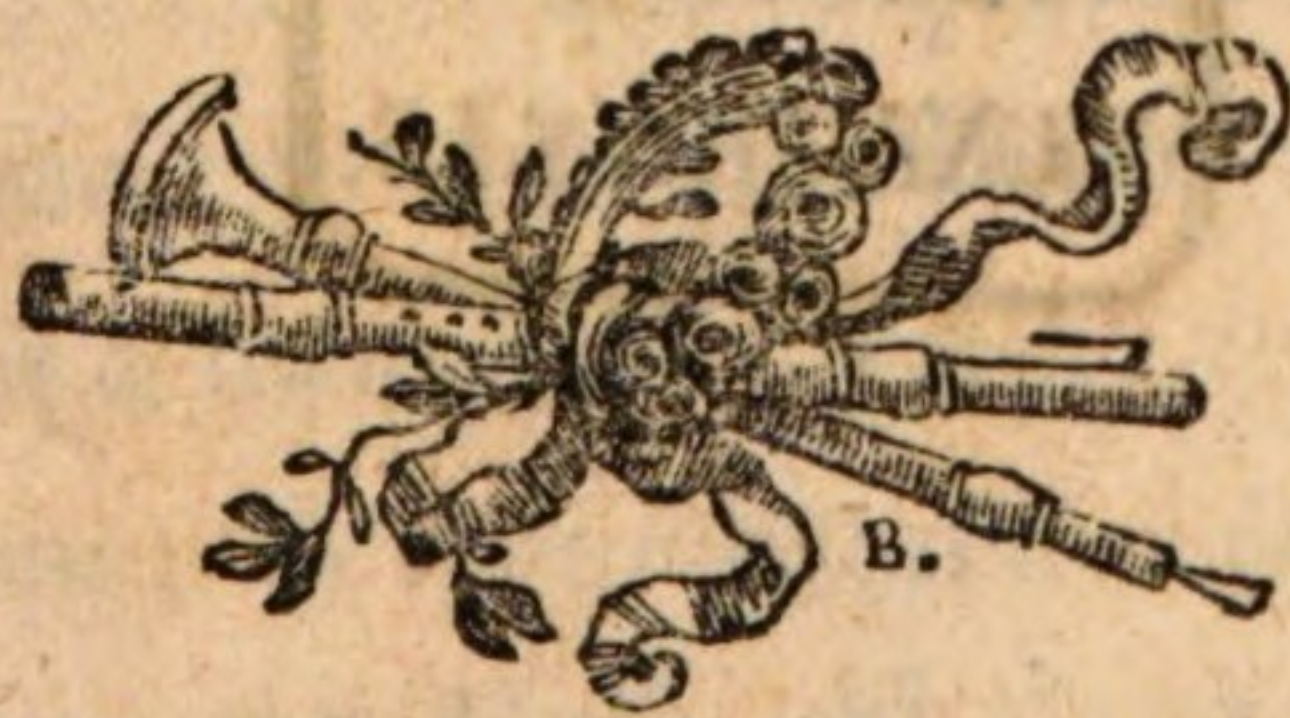
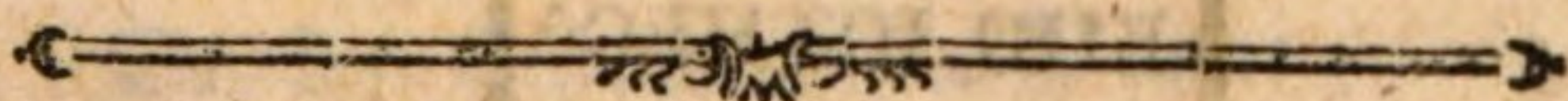
REPRÉSENTÉE, pour la première fois, par les
Comédiens François, le 2 Octobre 1779 ;

Précédée & suivie de quelques Ouvrages détachés.

*Potare, & spargere flores,
Incipiam, patiarque vel inconsultus haberi.* HORACE.



PAR M. DORAT.



A PARIS,

Chez MONORY, Libraire de S. A. S. Mgr. le Prince de Condé,
rue de l'ancienne Comédie-Françoise.



M. DCC. LXXX.

Qc^s 2248^u

ROSÉIDE

OU

L'INTRIGANT,

COMÉDIE

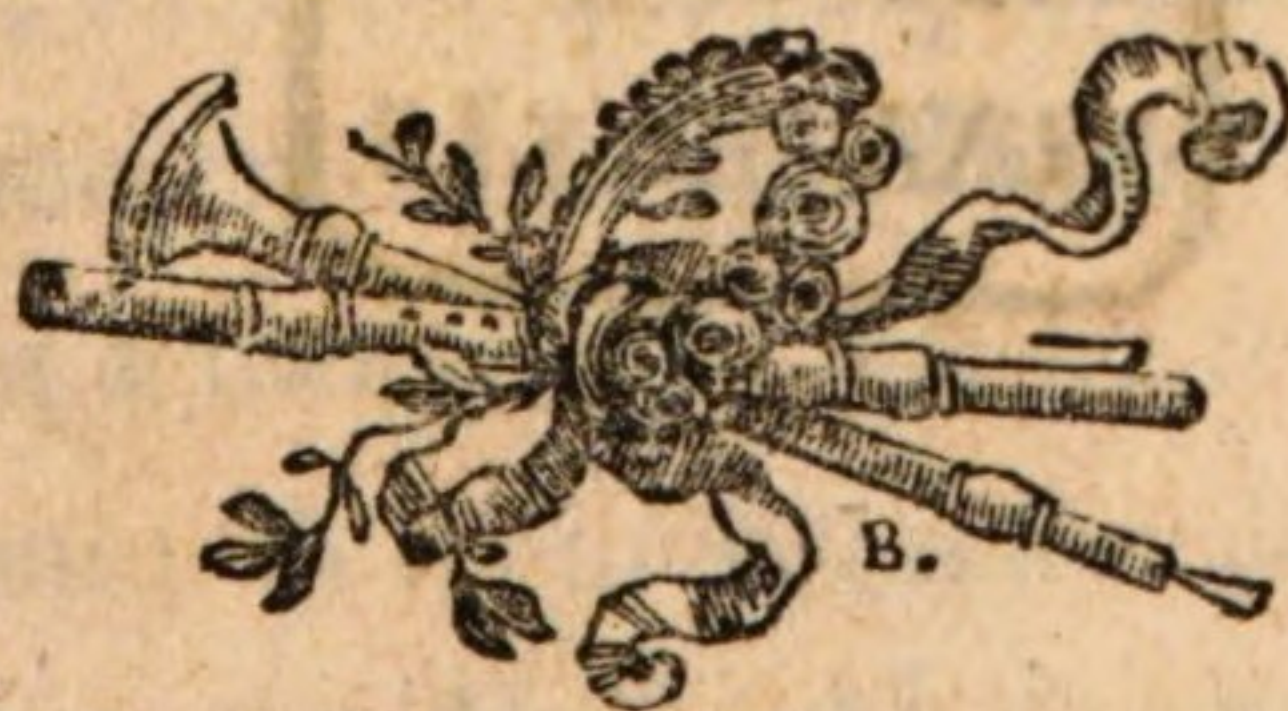
EN CINQ ACTES ET EN VERS,

REPRÉSENTÉE, pour la première fois, par les
Comédiens François, le 2 Octobre 1779;

Précédée & suivie de quelques Ouvrages détachés.

*Petare, & spargere flores,
Incipiam, patiarque vel incensultus haberi.* HORACE.

PAR M. DORAT.



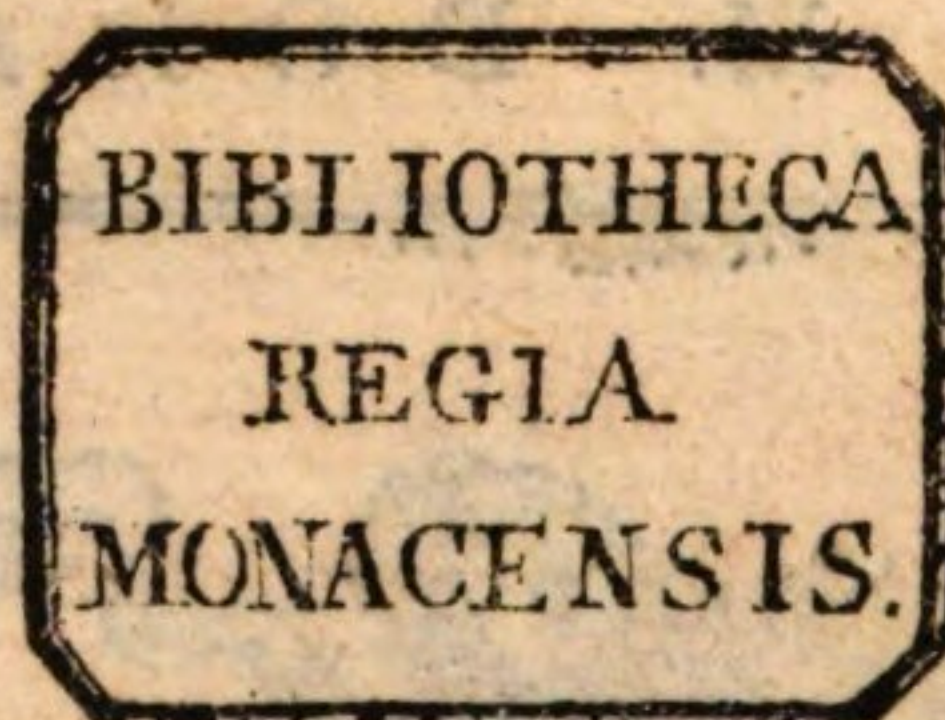
A PARIS,

Chez MONORY, Libraire de S. A. S. Mgr. le Prince de Condé,
rue de l'ancienne Comédie-Françoise.

M. DCC. LXXX.

On trouve chez le même Libraire, **PIERRE-
LE-GRAND**, Tragédie, du même Auteur.

*On a tiré quelques Exemplaires des deux Pièces,
en papier d'Hollande.*





A L A V A R I É T É.

JEUNE Déesse que je fers,
Enchanteresse au vol agile,
Qui me séduis par les éclairs
De ton diadème mobile,

Et, comme Iris, en nuances fertile,
D'une écharpe changeante embrasses l'Univers;

Toi, qui fens la plaine liquide,
Ou vas t'ouvrir dans l'air des chemins inconnus,
Sur un char rayonnant, diaphane & rapide,
Traîné par les Dragons d'Armide,
Ou les Colombes de Vénus;

VARIÉTÉ, c'est toi que je prends pour modèle,
De ce Globe embellis l'uniforme tableau;
Il n'est rien à mes yeux, s'il ne se renouvelle.

Viens; de l'ennui même du beau
Sauve ma Muse qui t'appelle!
Dirige-là; ton art piquant,
Au vrai mariant l'imposture,
Des écrits, & de la nature,
Est le plus aimable ornement.

Etale à mes regards ce vase inépuisable ;

Ce dépôt immense de fleurs ,
Dont ta main si légère assortit les couleurs.
Leur frêle & vif éclat ressemble à nos ardeurs.

Tout ce qui plaît n'est point durable ;
La rose du matin, le soir meurt sur le sable ;
Les zéphirs sont charmans, les zéphirs sont trompeurs ;
J'aime mieux les regrets, qu'un bonheur qui m'accable :
Le vol même du temps emporte ses rigueurs.

Daphné fuit , Apollon l'implore ;
Le Dieu jouit , même alors qu'il se plaint ;
L'Amour que l'on poursuit encore ,
Est bien plus séduisant que l'Amour qu'on atteint.

Pour moi, dans ta riche corbeille,
Vas , je me garderai de jamais faire un choix ;
Chaque fleur ou sombre ou vermeille
Viendra s'effeuiller sous mes doigts.

Pour le front de Thalie , ou le sein de Climene ,
Tantôt je cueillerai l'œillet éblouissant ,

Tantôt du fouci palissant
Je couronnerai Melpomene.

Les larmes ont leur volupté ,
Comme le rire a son ivresse ,

Et des indifférens l'importune gaité
Insulta trop souvent à ma douce tristesse.

A LA VARIÉTÉ.

v

Docile aux mouvemens dont je suis agité ,
L'abandon est la loi qui me conduit sans cesse ;
J'ai de l'instinct , & point de volonté ;
Le projet m'effarouche , & le travail me blesse ;
Je vais où je suis emporté ,
C'est rarement vers la sagesse.

Enfin , mon vol est libre autant qu'illimité ,
Un siècle ne vaut pas l'instant qui m'intéresse.
Ni gai ni sensible à demi ,
Aujourd'hui , je triomphe aux pieds d'une maîtresse ,
Je pleurerai demain dans le sein d'un ami.

VOILA pourquoi , moitié fous , moitié sages ,
Mes écrits ont offert tant de traits différens.
Ces fruits irréguliers de mes loifirs volages ,
Dictés par mes erreurs , ou par mes sentimens
Sont des rêves , des jeux , & non pas des ouvrages.
Par ses illusions , secondant mon attrait ,
Une autre Déesse , qui t'entraîne à sa suite ,
Me donne tous les biens , que la raison promet.

Le monde enchanté qu'on se fait

Vaut bien le monde qu'on habite.

L'imagination partage mes desirs ;
Autour de moi , par vous , la lumière est plus pure.
En sons mélodieux vous changez mes soupirs.

Pourvu de maux par la nature ,
L'homme du moins la trompe , en créant des plaisirs.
La gloire est imposante , & par fois je l'adore.

C'est un nuage coloré
Qu'on embrasse & qui s'évapore.
N'importe ; on est heureux tant qu'on est enivré !

VARIÉTÉ, tels sont les objets que j'encense.
Ta double étoile au front , ta baguette à la main ,
Verse à jamais ton charme souverain
Sur ma fugitive existence ,
Et, lorsqu'à mon dernier instant ,
J'aurai vu s'envoler le songe de la vie ,
Immortel comme toi , que ton prisme éclatant
Me reproduise encor ta brillante féerie ,
Dans ce monde invisible , où l'avenir m'attend !





I N U T I L I T É

P R E L I M I N A I R E.

O N a écrit que Plaute, ayant perdu tout son bien dans le négoce, fut obligé de se louer à un Meunier, pour tourner une meule de moulin, & que ce fut dans cet exercice assez gênant, ce me semble, qu'il composa plusieurs de ses Comédies. Ce petit conte doit être mis, sans doute, au rang des fables, dont on a semé la vie des hommes célèbres; mais s'il n'a pas le mérite de la vérité, ceux qui l'ont fait ont, du moins, celui d'avoir été Prophetes. Cette meule de moulin est un emblème ingénieux & très-juste des dégoûts, sans nombre, attachés de préférence au genre de la Comédie, & à ceux qui sont assez dupes pour s'en occuper. Quant au Meunier, c'est visiblement le public, qui, pourvu que la meule aille son train, s'embarrasse assez peu du sot qui la fait tourner. Encore une fois, il étoit impossible d'offrir une image plus fidele, & des Plautes de tous les temps, & des Juges très-malévoles qu'ils ont eus à captiver.

Je me suis demandé quelquefois la raison de cette sévérité , pour un genre qui sembleroit plus qu'un autre , devoir disposer à l'indulgence , par les idées riantes qu'il annonce , & je ne crois pas m'être trompé sur la réponse. C'est qu'en général , les hommes sont si méchans & si ridicules , que leur intérêt le plus pressant , est de s'élever contre le Philosophe malin , qui laisse entrevoir l'intention de les démasquer. Ils traitent en ennemi , quiconque menace d'être plaisant. C'est ainsi que certains malades rétifs en veulent , le plus sérieusement du monde , au Médecin , qui , pour les guérir , se voit dans l'obligation de les tourmenter.

Les larmes coulent sans effort ; le rire , il faut l'arracher. C'est une sorte de violence qu'on fait à la malignité. Elle s'en venge dès qu'elle le peut ; car elle ne pardonne pas même le plaisir qu'on lui donne : ce qui suppose des mœurs très-douces , & un esprit social , tout-à-fait encourageant.

Plaute a eu son Meunier , Térence ses envieux. Il ne faisoit jouer aucune Comédie , qu'il ne l'accompagnât d'un prologue , où il se plaignoit amèrement de la mauvaise-foi des uns , de l'injustice des autres , de l'ineptie de presque tous , en un mot , des chagrins multipliés que lui ménageoient , à l'envi , les amateurs de son temps. On voit que dans tous les siècles où l'Art dramatique a fleuri , il y a eu un certain nombre de nuls , de bavards & d'oisifs , qui , sans mission & sans titres , se sont érigés en Aristarques des Pièces de théâtre. C'est une chose amusante , que l'importance avec laquelle ces originaux prononcent. Lorsque , pour le moment , ils ont réussi à contrister l'Auteur , ils croient bonnement avoir pulvérisé l'ouvrage. C'est le cas de rire , & non de se plaindre. Le mépris , le silence & le temps ,

débarraissent de toutes ces chenilles-là, qui meurent enfin sur le laurier même où elles s'attachent.

Si les anciens ont eu à souffrir d'un pareil fléau, il me semble que ces pauvres modernes n'en ont pas été plus exempts. Regnard, dont les Pièces sont étincelantes de gaieté, a écrit de petites lettres fort lugubres, dans lesquelles il est mention d'une cabale affreuse; entr'autres, contre son Légataire, qui, assurément, n'auroit dû fâcher personne. Je ne comprends pas trop, disoit-il, comment des gens qu'on a réjouis le soir, vous gardent une noirceur pour le lendemain; mais on le conçoit parfaitement, à mesure qu'on avance dans l'aimable carrière qu'il a parcourue. Les méchants sont méthodiques; ils ne veulent rien perdre. Ils commencent par s'amuser, s'ils le peuvent; ensuite, ils persécutent. Par ce moyen, tout est profit pour eux.

Quoi qu'il en soit, l'enjoué, le voluptueux Regnard mourut, dit-on, de consommation & d'ennui. C'est un dénouement qui n'est pas très-rare dans ceux qui ont cultivé l'Art dont il est question. Ce seroit une singularité bien étrange de la nature, que la faculté de divertir les autres, eut sa source même dans une sorte de mélancolie. L'habitude d'observer peut effectivement y conduire. Molière viendrait presque à l'appui de cette réflexion; il étoit grave, sérieux, recueilli, taciturne, ce qu'on appelle triste dans la société.

Quoi qu'il en soit, il sembleroit que la perfection de ses ouvrages, dût le mettre à l'abri de la censure, & le placer si haut, que l'envie ne put l'atteindre; mais personne n'a éprouvé plus que lui, tout ce que le talent (sur-tout s'il est comique) peut susciter de persécutions & de graves inimitiés.

Un libelle à chaque chef-d'œuvre , & pas un succès qui ne fit éclore une calomnie. Il lui fallut étayer , par une farce , l'un des plus beaux monumens de la scène. Le Misanthrope étoit abandonné, sans le Médecin malgré lui , qui réconcilia un peu les rieurs avec la simplicité de l'action & la vigueur des caractères. A travers les haines , les injustices, les manœuvres fourdes , les contrariétés ouvertes, & toutes les épines dont on se plaît à semer la route des hommes supérieurs, il est pourtant parvenu à fournir la carrière la plus brillante , & à laisser un théâtre considérable ; mais il a dû cette gloire , bien moins encore à lui-même , qu'à la protection auguste , qui défendoit sa Muse contre les malins vœux d'un monde , qu'il peignoit trop bien pour n'en être pas fort maltraité. Sans cela , comment l'autorité subalterne eut-elle laissé paroître sur la scène , cette foule de tableaux pleins de vie , effrayans de ressemblance , où le bon sens faisoit justice des réputations usurpées , où le courage dénonçoit hardiment des noms que la sottise avoit, jusques-là , voués à l'admiration, enfin, où la Muse comique , agitant d'une main les grelots de la Folie, & saisissant de l'autre les traits perçans de la Satyre, forçoit avec autant d'audace que d'impunité, les derniers retranchemens du ridicule ?

Indépendamment des autres avantages (& ils sont innombrables) qui ont favorisé Molière dans sa course , il eut encore celui de travailler à l'ombre d'un pouvoir qui assuroit, en quelque sorte , l'immunité de son génie.

Ces circonstances si précieuses & si rares , ont fait beaucoup, sans doute , pour la gloire du premier de nos Poètes comiques , mais bien peu pour son bonheur. Tandis qu'un grand Prince sembloit être

jaloux de protéger ses succès, une Nation ingrate, légère, rieuse & cruelle, sembloit se plaisir à les empoisonner. Sans parler de ses chagrins domestiques, il ne jouissoit point assez de cette considération solide, si préférable au frêle éclat de la célébrité. Nouvel exemple, & le plus frappant de tous, de la fatalité qui poursuit les malheureux successeurs de Plaute & d'Aristophane. Il semble qu'il se répande une influence maligne sur tous ceux que le Ciel prédestine à rire aux dépens des autres.

Parmi ceux qui se rapprochent de nous, nous n'en trouverons pas un seul qui ait échappé à l'ascendant de l'étoile, commune à tous. Destouches qui étoit un homme sage, se plaint, comme un autre, de ses infortunes dramatiques, & des amertumes qu'il lui a fallu dévorer. On fait, aussi, tout ce que la Chaussée eut à souffrir. C'est un des martyrs les plus patiens de l'ardente jalousie, de la frivolité dédaigneuse, & de l'ignorance despotique des cercles à la mode.

Désespérant de mettre avec la même énergie que Molière, toute la morale en action, & ne se souciant peut-être pas du genre anti-moral de Regnard, il avoit essayé de s'ouvrir une route nouvelle, & de nous donner de nouveaux plaisirs. Rendre la raison éloquente & sensible, joindre à l'esquisse ingénieuse des caractères, la peinture plus approfondie des passions & des malheurs qui en résultent; ennoblir, à la fois, & les mœurs & l'expression; faire parler aux honnêtes gens, leur langage; chercher, dans les larmes, le secret de la persuasion, émouvoir pour corriger; adopter de préférence un genre, où l'Auteur peut plaire, sans cesser de s'estimer; en un mot, risquer de mettre de l'intérêt

dans une Comédie, voilà tous les crimes, à-peu-près, dont l'Auteur de Mélanide s'est rendu coupable aux yeux de son siècle & de la postérité. Eh bien, jamais Ecrivain n'a vu se déchaîner plus de furies littéraires contre sa personne & ses talens. Plus il excitoit d'attendrissement au théâtre, plus il soulevoit les petites fureurs des sociétés. On soutenoit, les larmes aux yeux, que ses Pièces tendoient à pervertir le goût. Les femmes mêmes, toutes honteuses d'avoir pleuré, se repentoient d'un plaisir qui étoit essentiellement contre les règles du théâtre, & faisoient de leur mieux pour en vouloir à l'Auteur. Quant aux Gens-de-lettres, plus exercés au docte pugilat, ils distilloient le fiel, l'aigreur & l'injure. Du reste, ils déraisonnoient savamment sur les limites des genres, sur le danger de les confondre, sur l'horrible inconvénient de se sentir ému, quand on ne doit être qu'amusé. Ils divisoient, subdivisoient, faisoient des abrégés qui ne finissoient point, des résumés qui ne prouvoient rien, &, quand il avoient invectivé le Poète, ils croyoient avoir anéanti l'ouvrage, vengé les Muses, éclairé leur siècle, & posé la borne, où doit s'arrêter l'esprit humain. D'un autre côté, les automates, les *bêtes rcutinées*, les oisifs qui répètent les méchans, enfin les amateurs du gros rire, crioient au scandale, à la corruption, à la perversité d'un homme qui n'avoit pas le *vis comica*; car, c'est-là le signal de ralliement pour tous ces inquisiteurs dramatiques, qui se vengent, avec trois ou quatre mots d'emprunt, de la disette de leurs idées.

Ces rieurs, dans un accès d'enjouement, auroient, de bon cœur, lapidé la Chauffée, toujours au profit de ce malheureux *vis comica*, dont parlent le plus, ceux qui l'entendent le moins. Des

hommes d'esprit , même , se joignoient au troupeau des facétieux. Le caustique Piron , qui , par bonté d'ame , dit-on , faisoit tous les jours vingt épigrammes , Piron persécutoit la Chaussée de ses faillies qui n'étoient pas , quoiqu'on en dise , celles d'un bon homme. Il l'appelloit le révérend Pere , levoit contre lui l'étendard des cabales , & , avec toute la candeur imaginable , l'immoloit aux sarcasmes , le livroit à la risée , enfin , le tourmentoit littérairement , c'est-à-dire , bien moins pour l'éclairer sur ses fautes , que pour le punir de ses succès. Les agréables mœurs , que celles des beaux esprits !

En arrivant à nos jours , on ne s'apperçoit pas que cet astre perfide qui s'attache aux courtisans de la folâtre Thalie , ait acquis plus de bénignité. Il semble , au contraire , que le public redouble de rigueurs , à mesure que les difficultés du genre se multiplient. Que dis-je ? il n'y a plus de public. Il est divisé aujourd'hui en je ne fais combien de petites phalanges toutes hérissées de hautes prétentions ; armées d'affections ou de haines de commande ; composées d'entouffistes faux , de prôneurs foudroyés , de femmelettes stylées par des pédans , & de jeunes innocens qui font du pis qu'ils peuvent ; especes de housards qu'on détache pour faire un coup de main , dans les grandes occasions.

Or , quand tous ces pelotons sont réunis , on n'entend plus que des échos tumultueux qui se répondent en sens contraire , & l'on appelle arrêt définitif , le bruit vague d'une multitude morcelée en cent parties , qui n'a plus ni poids , ni consistance , ni dignité , ni même d'estime pour ses propres jugemens. Telle est pourtant l'hydre , assez colere , qui vient dresser ses cent têtes , & ses deux cents oreilles à chaque apparition de Pieces nouvelles. Elle

crie, siffle, rugit, &, quand le monstre a fait son train, il se retire avec tout l'ennui qui convient, après pareille exécution.

Pour ramener les choses au vrai, rien de si vague, en effet, & de si peu réfléchi, que la manière dont on juge de nos jours, sur-tout les Comédies. Quel accueil a-t-on fait à la *Mere jalouse*, à l'*Egoïste*, à l'*Homme personnel*, ouvrages assurément très-estimables? L'*Impatient*, petite Piece pleine de feu, d'un Dialogue vif & d'un comique agréable, n'eut aucun succès dans la nouveauté. Comment reçut-on, la première fois, ce *Barbier de Séville*, si gai, si original, qui joint aux effets les plus piquans de l'action, les finesse du Dialogue le plus animé, & qui laisse, par intervalle, échapper des lueurs d'intérêt, à travers toutes les folies de l'imagination? L'hydre vint en force, elle fit son joyeux tintamare, & l'on balança si l'on remettrait sur la scène une Comédie charmante, regardée aujourd'hui comme un chef-d'œuvre de verve, d'enjouement, où les faillies d'un esprit libre défarment la critique, dérident la sagesse, & n'attristent que l'envie.

Pour moi, je suis trop accoutumé aux gracieusetés littéraires, pour me plaindre de ce qui m'arrive. Tant que je ne me suis permis que ces riens faciles & négligés, où l'on remarque le double abandon de la paresse & du plaisir, personne ne m'a contesté quelqu'apparence de talens. On m'accorda, même, celui de créer mes sujets, & d'écrire d'après mes idées; mais, depuis qu'un cas fortuit a, sans que je m'en doutasse, arrangé dans ma tête les plans du Poème de la déclamation, du Célibataire, d'Adélaïde de Hongrie, de Régulus, de la Feinte par amour, des Malheurs de l'Inconstance, des Sacri-

fices de l'amour, de Pierre-le-Grand, & autres Opuscules ou Pieces légères de ce genre, il est décidé, prouvé, démontré que la faculté intellectuelle m'a été totalement déniée par la nature. Non-seulement je ne pense pas, mais, d'après mon organisation, il est impossible que le germe d'une pensée entre jamais dans mon cerveau. Quand il m'échappe quelques lignes tolérables, jeu du hasard ! Jeu du hasard, encore, lorsque le Public les applaudit ; de sorte que, par une destinée bien étrange, c'est précisément depuis que ma tête s'est avisée de risquer quelques combinaisons, qu'on l'a déclarée vuide de sens. Ce sont ses productions mêmes, qui l'ont fait accuser d'impuissance ; il n'y a plus là-dessus la moindre incertitude. J'écris, à-peu-près comme l'automate de *Vaucanson* joue de la flûte, ou comme la firene de *Comus* désigne un nombre, attirée par l'aimant. Je suis, dans l'empire des lettres, ce qu'est, dans l'espace, un atome d'Epicure. Je m'accroche où je peux, vaguement, étourdiment, sans direction, sans but, &, si je n'étois pas déjà une espece d'imbécille avéré, il faudroit que je le devinssé pour la beauté des choses qu'on a dites, composées & fait imprimer à ce sujet dans les Livres sacrés, autrement dits Journaux, Gazettes, Gazetins, Couriers, Feuilles volantes, Affiches, Correspondances du Nord, & autres dépôts de lumiere, qu'on a si bien fait de multiplier.

D'après cette opinion, irrévocablement établie sur mon compte, je hasarde plus qu'un autre à m'exposer au grand jour de la scene. Si j'ai bien fait, *cas fortuit* ; si j'échoue, suite naturelle d'une incapacité absolue. Il faut avouer qu'il y a peu de situations moins commodes que celle-là, pour un homme qui s'est voué à la belle littérature. Quoi

qu'il en soit, j'ai employé le peu d'esprit qui me reste, à me faire une philosophie qui s'amuse de tout, & que rien ne décourage.

Quoique marâtre envers moi, la nature y a joint une sorte d'énergie intérieure, que toutes les malices convenues ne parviendront pas à m'ôter. Par bonheur elle me tranquillise sur les événemens, sur les opinions, sur la souveraineté des coteries par excellence, en un mot, sur les oracles de nos Sybilles & de nos Trophonius. (*) D'après ce sentiment de mes forces, quelles qu'elles soient, c'est avec une confiance courageuse, que je présente ce nouvel Ouvrage au Lecteur honnête, impartial, que la gaieté bruyante ou cynique n'a point encore séduit; qui attache quelque prix au respect des bienfaisances, à la peinture fidèle de la société; à ce trait piquant & pur, que l'exagération dans la moindre nuance, altere ou détruit; enfin, à la sagesse d'une action, qui, marchant au lieu de se précipiter, ne choque, au moins, ni la vraisemblance ni la raison. Se passant entre des personnages nobles, elle ne peut admettre, je crois, ces secousses, ces chocs continuels d'une intrigue nouée & dénouée par des valets. La troupe joviale des partisans de l'ancien genre, feront encore mon procès, & je leur répondrai en riant tout aussi haut qu'eux, qu'il faut travailler dans son genre & d'après son génie, dût-il avoir mille imperfections. Il n'est pas plus possible de s'adapter l'esprit d'un autre, que de voler la physionomie de son voisin, & tous ces

(*) Trophonius, espèce de Sorcier qui rendoit ses oracles dans un antre.

Messieurs qui croient décider sans appel , ces vénérables arbitres , avec leur enthousiasme banal , leur gaieté bourgeoise , leur vieille poétique , & leurs anciens , ne feront jamais que de très-fots & de très-ennuyeux imitateurs.

Je n'étois point à la première représentation de ma Piece. Mes amis m'ont assuré que tous les mal intentionnés de Paris , s'y étoient donné rendez-vous ; mais , à la seconde , où le Public étoit libre , où les impressions étoient franches , où l'on détachoit l'ouvrage que l'on veut juger , de l'Auteur à qui l'on veut nuire , elle a eu , ce me semble , le succès le plus flatteur & le moins contredit. En eut-elle eu moins , rien ne m'empêcheroit de la regarder comme celle de toutes mes Pieces qui a le plus de fond , & qui mérite le plus l'attention des véritables juges. Quand on l'aura lue , je ne crois pas que les gens de bonne-foi pensent différemment. Ce n'est point présomption ; je l'ai trouvée si bête dans les autres , que je m'en suis dégoûté pour mon compte ; mais je fais que tout ce qui tient aux grandes idées morales , à la nature , au sentiment & à la vérité , est indépendant du caprice , de la prévention , de cet esprit aride , pointilleux , mesquin , persécuteur , qui n'a , & ne peut avoir , que l'existence du moment. D'abord , on a trouvé l'exposition confuse & obscure ; j'ai senti le défaut , & je l'ai corrigé. On s'est jetté , ensuite , sur le caractère même de l'Intrigant : mais qu'on me permette de représenter , en toute humilité , que mon intention a été bien moins de peindre l'Intrigant qui manœuvre pour parvenir , que celui qui , étant parvenu par l'adresse , est sur le point d'échouer par l'ambition. En le montrant sous le premier aspect , je n'offrois au spectateur que le personnage usé d'un

valet sous l'habit & le vernis d'un homme du monde. L'autre tableau m'a paru plus neuf, plus attachant, plus moral. Le jeu d'un tel caractère est moins vif, moins rapide, mais l'action en est, à coup sûr, plus imposante, même plus théâtrale. Il y a des intrigans dans toutes les Pièces. La mienne est la seule où l'on ait entrepris de peindre un de ces hommes, qui, joignant l'audace de l'esprit à la bassesse de l'ame, après s'être élevés par des ressorts subalternes, tombent, dès qu'ils essaient de plus grands moyens, & se démasquent eux-mêmes, à force de vouloir en imposer aux autres. Le modele de cette espece de personnages, est, par-tout, dans la société; il n'est nulle part au théâtre, & l'on devrait, peut-être, me savoir quelque gré d'avoir osé l'y produire. On m'a encore objecté que le caractère de Verville n'étoit point assez lié au fond de la Piece; eh ! comment vouloit-on qu'il le fut davantage ? il fait l'exposition, le nœud & le dénouement. C'est ce que mes bons amis ont très-bien vu, mais c'est ce dont ils ne se sont pas souciés de convenir. Verville aigrit la haine de Nelmour, il brouille les deux amans, il sacrifie d'Ermance, il est sur le point de déplacer Volsimon; il fait tout mouvoir, tout aller, & finit par être puni. Il me semble qu'on ne pouvoit guères lui donner une influence plus marquée, ni le faire correspondre avec plus d'art au mouvement des autres ressorts. Au reste, bien dupe qui s'affecte des critiques, & bien plus dupe encore qui leur répond ! Je me résigne, avec un calme inaltérable, à toutes celles qu'on daignera faire de cette Comédie. Si l'on m'injurioit à un certain point, en l'honneur du goût & du *vis comica*, je m'envelopperois dans ma petite philosophie, appréciant *in petto*, les revers, les succès, les injusti-

ces faites ou à faire ; en un mot, attendant tout du temps, du courage, du mépris en cas de besoin, sur-tout de la maudite pente que je me sens plus que jamais à me moquer des partis, des cabales, de toutes les angoisses & tribulations, qu'apparemment le juste Ciel me réserve pour ma pénitence dans cette vie, & mon salut dans l'autre. Ainsi soit-il !





PERSONNAGES.

VERVILLE ,	Intrigant ,	M. MOLÉ.
Le Marquis de NELMOUR ,		M. BRIZARD.
VOLSIMON ,		M. MONVEL.
DOLSÉ ,		M. FLEURY.
La Comtesse D'ERMANCE,		M ^{me} . MOLÉ.
ROSÉIDE ,		M ^{lle} . DOLIGNI.
LISE ,		M ^{lle} . FANIER.
DUVAL ,		M. D'AZINCOURT.
AUBIN ,		M. DORIVAL.

*La Scène est dans la maison de M^{me}. D'ERMANCE,
commune à VERVILLE.*

ROSÉIDE,



G. J. Marillier inv

Jam brun



ROSÉÏDE, COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

*Le Théâtre représente , pendant toute la Pièce ,
une espee de Salon , qui communique à l'ap-
partement de la Comtesse , & à celui de Verville.*

SCENE PREMIERE.

D'ERMANCE, VOLSIMON.

D'ERMANCE.

QUI, je vous attendois avec empressement.
Vous avez su le fort de Durlis , mon parent.

A

Disgracié , banni , tout à la fois l'accable ;
Mais je n'ose penser qu'il ait été coupable :
Quand je perds un ami , rien ne doit m'allarmer ,
Que de me voir contrainte à le moins estimer.

V O L S I M O N .

Ah ! rien ne vous peint mieux qu'une semblable crainte ;
Mais votre ame , je crois , n'en doit pas être atteinte ;
Et . . .

D' E R M A N C E .

Cet événement n'est pas mon seul souci.

V O L S I M O N .

Comment ? quel autre encor peut vous troubler ici ?
N'y croyez point trop tôt. Dans ses allarmes vaines ,
L'ame est souvent si prompte à se créer des peines.
Expliquez-vous , parlez.

D' E R M A N C E .

Vous savez que Nelmour ,
Tandis que vous étiez absent de ce séjour ,
Ne pouvant soupçonner l'amitié qui nous lie ,
Et me cachant sur-tout cette haine endurcie ,
Dont contre vous sans cesse il paroît enflammé ,
Me conjura , d'un ton par le zèle animé ,

De recueillir chez moi l'aimable Roséide ;
D'aider par mes conseils , sa jeunesse timide.
Je crus d'abord prudent de fuir un tel lien ,
Et dès que je la vis , je n'opposai plus rien.
Son regard , son maintien , son modeste silence ,
Jusqu'à son embarras , lui tint lieu d'éloquence ,
Et mon cœur par attrait accepta dès ce jour ,
Le soin doux & touchant , dont me pressoit Nelmour ,
J'ai vu croître à la fois ses vertus & ses charmes ;
Mais plus son ame est noble , & plus elle a d'allarmes.
Nelmour , qui la chérit , lui cache en même temps ,
Et quelle est sa naissance , & quels sont ses parens.
Ce secret , chaque jour , lui devient plus pénible ;
Elle craint jusqu'aux dons d'un tuteur inflexible ,
Et d'avance , effrayé d'un abandon affreux ,
Son cœur de la nature , a réclamé les nœuds.
Volsimon , pourriez-vous , secondant ma tendresse ,
Eclaircir par vos soins un sort qui m'intéresse ,
Et calmer des chagrins , bien faits pour me troubler ,
Que je ressens , partage , & voudrois consoler ?

V O L S I M O N.

Ah ! Madame , croyez qu'à vos desirs fidèle ,
Mon cœur avoit déjà prévenu votre zèle ;

A ij

Roséïde , en secret , m'est chere ainsi qu'à vous ,
Et la voir plus tranquille est mon vœu le plus doux ;
Mais comment du Marquis arracher quelqu'indice ?
Sa sombre inimitié l'entraîne à l'injustice.

(après une pause).

A sa pupille ici l'intérêt que je prens ,
Peut loin de les finir , prolonger ses tourmens.

D' E R M A N C E .

Que je la plains ! mais quoi ? de cette haine affreuse ,
Quelle est donc l'origine , hélas ! trop malheureuse ?
Il semble que toujours vous ayez affecté
D'y laisser quelque doute & quelque obscurité.

V O L S I M O N .

Il est dur d'avouer , sur-tout , à ceux qu'on aime ,
Des torts que l'on voudroit se cacher à soi-même ;
Mais votre confiance , exigeant du retour ,
Veut que la mienne éclate , & s'explique à son tour.
Sachez donc qu'un Nelmour , qui fut cher à la France ,
D'un fils , par l'un de nous , vit noircir l'innocence.
Ecrits , témoins , rapports , tout étoit concerté.
Le jeune homme fut plaint , & fut décapité.
La trame , après six ans , par hazard découverte ,
L'honneur , rendu trop tard , fit mieux sentir la perte.

C'est une tache horrible au nom des Volfimons !
De-là vient cette guerre entre les deux maisons.
Une haine indomptable, en malheurs trop fertile,
En a fait naître vingt, & peut en causer mille.
Dans le Marquis, sur-tout, elle devient fureur,
Et le ressentiment a vieilli dans son cœur.
Que ne peut-il savoir quels maux le mien endure !
Ne faut-il que mon sang pour laver cette injure ?
Qu'il coule sous ses yeux, à l'instant j'y souscris.
Heureux si le pardon peut en être le prix !

D' E R M A N C E.

Puisqu'à tant de vertus il ne rend pas justice,
Nelmour mérite-il un pareil sacrifice ?
Pourquoi, jusqu'à présent, aviez-vous redouté
Cet aveu, qui m'est cher, quoiqu'il vous ait coûté.
Je vois plus que jamais combien votre ame est belle :
On vient. Lise, je crois, qui me sert avec zèle,
S'approche avec Duval, & doit en ce moment,
En tirer de ma part quelque éclaircissement.
Sortons, vous saurez tout; mon cœur n'est pas tranquille
Et jamais l'amitié ne lui fut plus utile.



SCÈNE II.

LISE, D U V A L.

D U V A L.

Tu veux me parler ?

LISE.

Oui : l'on t'a sans doute appris
Le désastre soudain de ce puissant Durlis ?

D U V A L.

Homme utile vraiment , ami de ta maîtresse ,
Et qui de m'avancer m'avoit fait la promesse.

LISE, (*observant Duval.*)

Nous ne nous voyons plus , depuis qu'il est banni....

D U V A L.

Mon maître est si touché de le voir si puni !

LISE.

Verville aime toujours la Comtesse d'Ermance ?

D U V A L, (*d'un air froid*).

Tu fais qu'ici chez elle il fit sa résidence,

Par égard.... par amour.... même asyle céans.
Cette piece conduit aux deux appartemens.
Et l'hymen.

L I S E.

Mons Duval , j'ai peur qu'il ne differe.
Je crains que de Durlis la disgrâce n'opere.
Roséïde à présent vous prépare à rêver.
Hem ? n'est-ce pas ? Verville à l'air de l'observer ,
Et cela me surprend , car elle est orpheline ;
Elle n'a point de bien ; on tait son origine.
Le moyen d'y songer ! il m'étonne vraiment.
Quel motif ? ... Eh ! ... j'y suis ... rien n'est plus clair.

D U V A L.

Comment ?

Quoi ?

L I S E.

Ce riche Nelmour a tant de soins pour elle !
De-là nouveaux foudris , conjecture nouvelle.
On voit ce vieux Marquis la combler de bienfaits.
La tête part , s'échauffe , & l'on a des projets.
(*riant*).
Verville est dans la crise.

A iv

D U V A L, (*d'un air important & ironique*).

Oui... crise violente !

L I S E.

Ah ! sa position n'en est pas moins brillante.
 Il est né sans fortune , & la sienne aujourd'hui,
 Contre ses envieux, lui ménage un appui.
 Sa naissance est obscure, ou du moins très-commune ;
 Qu'importe ? en la payant, il a su s'en faire une.
 Devant tout, à lui seul, il étale à nos yeux,
 La richesse, le faste, & même des ayeux.
 Il seroit bien piquant, que le même artifice,
 Qui vous porta si haut, fit crouler l'édifice.

D U V A L.

Bah ! le plus fort est fait ; puissant, considéré,
 Lui, cheoir, lorsqu'il atteint jusqu'au dernier degré !
 Du plus modeste rang, au plus haut il aspire.
 C'est l'effort du génie. En tout, moi, je l'admire.
 Sa généalogie.

L I S E, (*vivement*).

Est un peu chère.

D U V A L.

Eh ! oui,

Mais c'est un morceau rare, & j'en suis ébloui.

COMÉDIE.

9

Il descend de si loin , qu'on s'y perd , & l'usage
Est qu'il en coûte un peu pour les frais du voyage.

L I S E.

Tu vises donc au grand ?

D U V A L.

Au solide.

L I S E.

Oui , nos mœurs....

D U V A L.

Moi , je veux une caisse , & non pas des honneurs.

L I S E.

Justement , c'est la marche & le plan de conduite ;

La fortune d'abord , les dignités ensuite.

Ah ! ça décidément , (parle-moi sans détour ,

Si tu peux) , que devient ton maître & son amour ?

Cet exil de Durlis.....

D U V A L.

Permetts que je l'oublie ,

La disgrâce est fort laide , & Life est très-jolie.

Laisse-moi de ces soins me délasser un peu.

(*voulant l'embrasser*).

Pour me distraire....

L I S E.

Allons, ceci n'est point un jeu.

Nos revers....

D U V A L.

Sont affreux. Entre nous ta Comtesse
Auroit dû prévenir un choc de cette espece :
Son malheur , toutefois , nous touche infiniment ;
Mais la voila déchue , & par l'événement....

L I S E , (*furieuse*).

Soit.... elle ne voit rien ; moi je vois tout pour elle :
Je vois que son Verville est bien plus qu'infidele ,
Il est faux , gouverné par son seul intérêt ;
Se connoissant trop bien , pour s'offrir tel qu'il est ;
Nous prodiguant des soins , s'ils lui sont nécessaires ;
Faisant l'amour enfin , comme il fait des affaires.
Il a beau se couvrir d'un vernis d'agrément ,
Le masque se dérange , & l'art perce aisément.
Nul plaisir ne l'émeut , nul charme ne l'enflamme ;
L'intrigue est le ressort qui fait mouvoir son ame.

Dès long-tems je l'observe , & j'ai cru le devoir ;
Sans cesse il trompe l'œil qui croit l'appercevoir.
Quelquefois , au moment de la métamorphose ,
On pense le tenir. . . . point. Il se décompose ,
Glisse , fuit sous la main , & va vite emprunter
Quelqu'autre forme encor, qu'il compte encor quitter !
Parle , ai-je , à ton avis , employé l'imposture ?
Le portrait est calqué , j'ai peint d'après nature.
Et toi , qu'esperes-tu de tes airs négligens ?
Pauvre finge ! un coup d'œil , & j'ai toisé mes gens.
Tu l'es , je t'en réponds , & mes remarques faites ,
Tu conçois bien quel prix je garde à tes fleurettes.
On entre.... est-ce ton maître ?

D U V A L.

Oui , c'est lui que j'attens.

L I S E.

Et que je fuis. Je hais.... jusques à ses présens !

D U V A L.

C'est haïr à l'excès !



SCENE III.

VERVILLE, DUVAL.

VERVILLE, (*sans appercevoir Duval*).

COMMENT ? n'est-ce point Life ?
(*s'approchant*).

Nous devons être mal : elle est un peu surprise,
De ce que tout-à-coup, j'ai supprimé des soins,
Vains garans d'un amour, que je feignois du moins ;
(*apercevant Duval*).

Ah ! ah ! c'est toi, Duval ? la crédule d'Ermance,
Ne fait plus, n'est-ce pas, grand fond sur ma constance ?
Son parent pouvoit tout & me vouloit du bien ;
Pour m'étayer de lui, j'acceptois un lien ;
Attentif, sans amour ; empressé, sans ivresse ;
J'épousois le crédit, & non pas la Comtesse.

DUVAL.

Elle a pourtant des yeux....

VERVILLE.

Oh ! ne m'en parle pas.

DUVAL, (*à part*).

Durlis, a dans l'exil emporté ses appas.

VERVILLE, (*allant à lui*).

Hem ? ... m'as-tu fait écrire ?

DUVAL.

Où ?

VERVILLE.

Chez cet homme en place,
Qui si bien de Durlis, travailla la disgrâce.

DUVAL.

Non, Monsieur.

VERVILLE.

Non ? pourquoi ? je l'avois ordonné.

DUVAL.

Jamais rien à cela ne m'eut déterminé ;
Je vous fais dès long-tems l'ennemi de cet homme.

VERVILLE.

L'excellente raison ! cela fert, Dieu fait comme !
Et de ce qu'on lui dit ne sent pas la valeur ;
Est-ce qu'on hait les gens, tant qu'ils sont en faveur ?
Je n'ai point réussi, quand j'ai voulu lui nuire ;
Il faut bien le gagner, n'ayant pu le détruire.

Je m'embrouille toujours dans tous ces calculs là.
Mais n'est-il point, Monsieur, de risque à tout cela.

V E R V I L L E.

Quel conte ! en cet état, & de feinte & de guerre,
Attributs de ce monde, & son vrai caractère,
Qui trompe le premier, prend ses précautions ;
Il prévient des méchans, ou punit des fripons ;
Ainsi, prens garde à toi. De tous ceux que l'on cite,
Voilà quelle doit être, & quelle est la conduite.
Rien n'est indifférent, rien n'est à négliger.
De poids & de mesure il faut savoir changer ;
Extravagant, ou sage, & toujours plein d'adresse,
Des ressorts opposés faire agir la souplesse,
Saisir tous les rapports apparents ou secrets,
Se glisser au milieu de tous les intérêts,
Dépendre du moment, & fuir les habitudes,
Epier le crédit dans ses vicissitudes.

(*regardant s'ils sont seuls*).

Si ton œil favoit voir, butor, tu verrois bien,
Que de tous les esprits je fais former le mien ;
Vanter le prix de l'or au Crépus qui végete,
A la prude, l'honneur ; l'intrigue, à la coquette ;

Oisif en apparence , & pourtant occupé ,
 Tirer parti d'un bal , briller dans un soupé ,
 Mettre à profit , sur-tout , en dépit du mystere ,
 Beaucoup moins ce qu'on dit , que ce qu'on cherche à taire ;
 Que je possède enfin au suprême degré ,
 Cet art de s'arranger un visage à son gré ,
 Et l'utile secret de vivre avec délice ,
 Aux dépens de l'Etat , sans lui rendre un service.

D U V A L.

C'est où j'en veux venir , & j'y viendrai ; je sens
 Qu'un disciple attentif , se forme avec le tems.

V E R V I L L E.

Va , fors ; j'attens Dolfé ; voici l'heure , je pense ,
 Où je dois.... Cherche Aubin , cours & fais diligence.
 Si mes soins , comme il faut , sont par toi secondés...

D U V A L.

Je n'en disconviens pas , je tiens aux procédés ;
 (*allant & revenant*).
 Je vous laisse , Monsieur , le maître de la somme.

V E R V I L L E.

Voilà ce qui s'appelle un parfait honnête homme !



SCENE IV.

VERVILLE, *seul.*

L'INSTANT presse, voyons. On va nommer, dit-on,
Au poste de Durlis, Nelmour ou Volfimon.

Lequel servir des deux? Volfimon est austere;
Il doit me détester d'après son caractère.

Il observe, il veut voir, & ces fortes de gens,
Sont, avec leur coup-d'œil, des argus très-gênans.

D'ailleurs, j'eus plus que lui l'art de plaire à d'Ermance,
Qu'à l'insçu d'elle-même il adore en silence;

Il me hait.... & jaloux de venger son amour,

Cet honnête homme-là me jouerait quelque tour.

Exclus. Quant à Nelmour, son nom est plus illustre;

Servant à l'élever, j'acquiers un nouveau lustre:

Il est vieux, j'en dispose; il hait, je l'aigrirai;

Il représentera, quand moi seul agirai.

Autre moyen: il tait le fort de Roséïde;

Mais quelque grand motif pour elle le décide;

S'il le faut, épousons.... d'Ermance se plaindra,

M'appellera parjure, & puis s'adoucira.

Dolfé

Dolcé peut m'en défaire , auprès d'elle il s'empresse.
A merveille !... appuyons ses soins pour la Comtesse.
Qu'il parle ; elle aura l'air de se formaliser ,
Moi , j'aurai l'air jaloux , pour la tranquilliser.



S C E N E V.

LE CHEVALIER DOLSÉ, VERVILLE.

VERVILLE, (*allant à Dolsé*).

EH ! quoi ? traiter si mal un homme qui vous aime ,
Trois grands jours sans me voir !

D O L S É.

Mais, Verville, vous-même ;
Depuis assez long-tems je me suis apperçu ,
Qu'auprès de la Comtesse on ne vous a point vu.
A coup sûr, cependant, vous souffrez pour d'Ermance.

V E R V I L L E.

Tout au monde , & voila l'objet de mon absence.
L'aspect de ses revers....

D O L S É.

Le plus cruel de tous ,
Est à ses yeux celui qui retombe sur vous.

V E R V I L L E.

Le moyen d'y tenir ! Tant de délicatesse. . . .

D O L S É.

Un cœur , tel que le sien , est fait pour la tendresse.

V E R V I L L E , (*très-vivement*).

Oh ! je vous en répons. . . . que vous en jugez bien !
Quelle femme. . . . admirable !

D O L S É.

Unique , j'en convien.

V E R V I L L E.

Unique , c'est le mot ; ce qui me plaît en elle ,
C'est sa sincérité , sa noblesse , son zèle. . . .

D O L S É.

Allons , vous m'enchantez par des discours si vrais.
Combien , de votre amour , j'aime à voir les progrès !

V E R V I L L E , (*à part*).

Nous nous entendons mal.

D O L S É.

Oui , ma joie est extrême ,
De vous savoir fidele à l'objet qui vous aime.

Bij

VERVILLE, (*à part*).

Fidèle !

D O L S É.

Elle en est digne, & j'en suis le garant.

Vous devez même, après l'exil de son parent.

VERVILLE, (*d'un air contraint & perfide*).

L'aimer encor plus ? soit. Vous êtes bien plus sage,

De ces grands sentimens vous fuyez l'étalage.

(*cherchant à le pénétrer*).

Tranquille, n'aimant rien.

D O L S É.

Ah ! quelle est votre erreur ?

VERVILLE.

Vous ne me laissez plus lire dans votre cœur.

D O L S É.

Il a besoin pourtant qu'un ami le conduise.

Vous connoissez mon ame, & quelle est sa franchise.

VERVILLE, (*avec impatience*).

Donnez-m'en donc la preuve, & croyez....

D O L S É.

Oh ! je crois

Que vous allez vous-même applaudir à mon choix.

COMÉDIE.

21

VERVILLE.

Voyons.

DOLSÉ.

L'amour bien tendre est toujours bien timide.
Qui, moi? moi, n'aimer rien, quand j'ai vu Roséide!...

VERVILLE.

Roséide!

DOLSÉ, (*avec transport*).

Ai-je tort? convenez que jamais...

Oui, cher ami, je l'aime, & l'aime avec excès.
Vous en êtes ravi?

VERVILLE.

Moi!... mais... je suis sincère,
Pas autrement.

DOLSÉ.

A qui ce choix peut-il déplaire?

VERVILLE.

Tenez, fussent ici mes soins vous chagriner,
A qui doit vous guérir, il faut tout pardonner.

DOLSÉ.

Me guérir! eh! de quoi? de mon idolâtrie,
D'un amour qui fera le charme de ma vie!

Bij

R O S É I D E ,

V E R V I L L E .

Qui fera son tourment.

D O L S É .

Roséide !

V E R V I L L E .

Ecoutez.

D O L S É .

Les agrémens, Monsieur, unis aux qualités !
 Quel regard ! quel maintien , & quelle ame céleste !

V E R V I L L E .

Une ame assurément peut tenir lieu du reste.
 Mais le sort fut injuste , impitoyable

D O L S É .

Hé bien ?

V E R V I L L E .

Elle est , vous le savez , sans naissance & sans bien.

D O L S É .

Sa naissance peut-elle influencer sur ma flamme ,
 Le premier sentiment qu'ait éprouvé mon ame ?
 Quant au bien, eh ! qu'importe ? elle a mille fois plus.
 Pour dot elle a sa grace , & sur-tout ses vertus.

V E R V I L L E.

Cette dot , aujourd'hui , ne réussiroit guere.
Nous n'en sommes plus là : non , je ne puis vous taire ,
Que vous allez vous perdre avec ce travers-ci ;
Ce n'est pas tout d'aimer , il faut penser aussi.
Que diable , il est un but que chacun se propose.
Qui , comme vous , n'a rien , doit tendre à quelque chose ,
Ne céder à l'amour qu'autant qu'il peut servir ,
S'en laisser amuser , & non pas asservir.
Un régiment , un nom , les graces du bel âge ,
Oui , fort bien pour l'amour ; l'hymen veut d'avantage.
Votre oncle a de grands biens , qui vous seront laissés ,
Quand ? ces vieux oncles-là ne sont jamais pressés ,
Et je ne fais quel sort , sans égard au mérite ,
Semble exprès rajeunir les gens dont on hérite.
Mais , avec des conseils , on peut prétendre à tout ;
Il suffit quelquefois de vaincre un premier goût.
Cela fait , lorsqu'au fond nul lien ne captive ,
Et que l'on s'aide un peu , tôt ou tard on arrive.
Il est bien quelque crise , & des cas très-urgens ;
Qu'y faire ? interrogez une foule de gens :
« S'en tirer , diront-ils , est la grande science ».
Observez leur début ; pas la moindre imprudence.

De bonne heure ils ont su , cherchant à s'élever ,
 Subordonner l'amour , ou bien s'en préserver ,
 Penser solidement dans un monde futile ,
 Négligeant l'agréable , y courir à l'utile ,
 Dans les cercles en vogue , avec art démêler ,
 Ceux qu'on peut , avec fruit , faire agir ou parler.
 Qu'importe après cela , pourvu que rien ne nuise ,
 Que l'on soit estimé de ceux que l'on méprise ,
 Disent-ils ? ... ce sont ceux qui vous parlent toujours ,
 Et je ne puis en tout condamner leurs discours.

D O L S É.

Moi , sans restriction , j'abjure leur système.
 Est-ce avec leurs leçons que l'on plaît & qu'on aime ?

V E R V I L L E , (*avec inquiétude*).

Que l'on plaît ? ainsi donc , si j'en crois ce transport ,
 L'aimable Roséide , avec vous est d'accord ?

D O L S É.

Non , je crains....

V E R V I L L E.

Craignez tout. Plein d'une ardeur funeste ,
 En informerez-vous Nelmour qui vous déteste ?

Il fait que Volfimon vous gouverne à son gré ,
Que de ce mentor là vous êtes enivré ,
Et sa haine pour lui....

D O L S É, (*l'interrompant*).

Grace à votre influence ;

Vous me concilierez jusqu'à sa bienveillance.
Cet art qui fait si bien ramener les esprits ,
Employez-le , il le faut ; j'y compte ; plus d'avis.
L'amitié parle en vain , la passion décide ,
Et je veux vous devoir la main de Roséide.

V E R V I L L E, (*à part*).

Il s'adresse à merveille !



SCENE VI.

VERVILLE, DOLSÉ, DUVAL.

VERVILLE.

(à Duval). (à Dolsé).

Il É bien ? Cent fois pardon.

DUVAL.

Aubin est là.

VERVILLE.

Suffit.

DUVAL.

Il est très-pressé.

VERVILLE.

Bon.

(à Dolsé).

Je m'en vais lui parler ; ce que je veux lui dire
Ne peut se différer.

DOLSÉ.

Hé bien je me retire ;

Je vais chez la Comtesse , & peindrai vos regrets.

V E R V I L L E.

Sur-tout, point de transports... point d'aveux indiscrets.

(Verville fait signe à Duval de sortir. Jeu muet entre Aubin & Duval).



SCENE VII.

VERVILLE, AUBIN.

VERVILLE.

Hé bien, sur Roséide, on ne fait rien encore?

AUBIN, (*regardant de tous côtés*).

Ce nom n'est pas le sien; sa naissance, on l'ignore.

Mais, quel que soit le sang qui lui donna le jour,

On fait qu'elle a des droits aux bontés de Nelmour.

Elle en héritera.

VERVILLE.

Quoi? comment? à quel titre?

AUBIN.

Rien de bien net encor, sur ce dernier chapitre.

VERVILLE.

Nelmour a des parens....

AUBIN.

Quoi qu'il en soit, croyez

Qu'à sa jeune pupille ils sont sacrifiés.

Pour tirer ce secret, j'ai trop pressé, peut-être,

Un ancien Intendant de Nelmour notre maître ;

VERVILLE.

(à part).

(haut).

Oui ? je verrai cet homme. Affiégez le Marquis ;

Et renfermez , sur-tout , cet important avis.

Flattez , ménagez bien son indulgente ivresse.

AUBIN.

Son amitié pour vous va jusqu'à la tendresse.

Vous l'avez subjugué de routes les façons ,

Il aime vos discours , vante vos actions ,

Et....

VERVILLE, (l'interrompant avec vivacité).

Dolfé , n'est-ce pas , est son antipathie !

AUBIN.

Oui, Monsieur , il le hait : c'est vous qu'il apprécie !

VERVILLE.

Bon ! voilà (c'est à vous de vous en souvenir)

Des dispositions qu'il faut entretenir :

Répétez au Marquis , car sa bonté me touche ,

Qu'en un jour son éloge est vingt fois dans ma bouche ;

Que pour moi Roséïde est un objet divin ,

Et que je ferois fier de prétendre à sa main.

Dites que l'autre hymen , s'il en a connoissance ,
Est rompu tout-à-fait , & rompu par d'Ermance.
N'oubliez pas ce point, Monsieur , vous m'entendez.

(*à part*).

De mon côté , par là , mettons les procédés.

(*s'eloignant d'Aubin , & réfléchissant*)

Quant au reste , voyons.... si par un peu d'adresse ,
Je piquois Roséide & sa délicatesse.

Peut-être un tel ressort.... Ecoutez , mons Aubin ,
L'idée à son mérite , & peut servir enfin.

(*à demi-voix*).

Faites à Roséide accroire , avec mystere ,
Que de Nelmour encore il reste une héritiere ,
Et qu'il ose pour elle abandonner son sang.

A U B I N .

Y songez-vous ?

V E R V I L L E .

Très-fort. Soyez obéissant.

(*à lui-même*).

L'une à d'injustes dons ne voudra point souscrire ;
L'autre , à les accepter doit vouloir la réduire.
Il peut partir de-là quelque jour moins douteux ,
Et dans un même piège on les tiendrait tous deux.

AUBIN.

Mais affirmer un fait, sans l'avoir pu connoître !

VERVILLE.

Pourquoi non , si de-là quelqu'indice peut naître ?

J'ai besoin entre-nous , d'un zèle un peu fervent,

Il s'agit de me croire & d'aller en avant.

Je paîrai.

AUBIN , (*s'inclinant avec respect*).

Tout est dit.

VERVILLE.

Je crois que tout doit l'être.

Je ne fais rien en vain ; vous en doutez , peut-être ,

Le temps vous l'apprendra : mais qu'en cet instant-ci ,

Je sache que sur vous on peut compter aussi.

De trop petits détails bornent le savoir faire ;

Il convient que le vôtre étende un peu sa sphere.

Par exemple , à Nelmour vous êtes attaché ,

Et votre esprit du sien auroit eu bon marché ,

Sur lui , j'en suis certain , vous auriez plus d'empire ,

Si plus habilement vous l'aviez su conduire ;

Ces caracteres-là , vifs , emportés , ardens ,

Donnant prise plutôt , sont plutôt dépendans.

Mais vous l'avez laissé , dans vos craintes novices ,
 En vieillard obstiné , suivre tous ses caprices.
 Eh ! qu'en arrive-t-il ? qu'il vous tient asservi ,
 Et que ce maître-là vous a très-mal servi.
 Je vous retiens.... allez , & rendez-moi justice ,
 Fiez-vous en à moi , pour que tout réussisse.
 C'est par les passions , mobiles souverains ,
 Qu'on dispose du cœur & du sort des humains.

Fin du premier Acte.



ACTE

A C T E I I.

SCENE PREMIERE.**D'ERMANCE, LISE.****D'ERMANCE.**

A merveille! ainsi donc, Verville, à vous entendre?...

L I S E.

Il vous doit tout; hé-bien, quels soins vient-il vous rendre?

Oh! je suis furieuse, & ne peux m'en tenir.

Quelles gens! empressés, dans l'espoir d'obtenir;

Mais que le crédit baisse, ou qu'enfin il échappe;

Zeste, ils courent encor... bien fin qui les rattrape!

Les monstres ne font là, qu'autant que tout va bien,

Qu'ils y trouvent leur compte, & ne hazardent rien.

D'ERMANCE, (impatiente).

C'est trop.

Vous vous fâchez ; moi, j'insiste & pour cause.
 Verville a les dehors ; mais l'ame est autre chose ,
 Et dans , ce moment-ci, la fienne assurément
 A fait preuve pour vous d'un rare attachement.
 Ce qui me passe encor , c'est qu'il ait pu séduire
 Nelmour , esprit rétif, difficile à réduire :
 C'est là son coup de maître , il en faut convenir ;
 Que dis-je ? on voit comment il y fut parvenir.
 Il le fuit , il le flatte , enfin il s'en occupe ;
 Le fripon est adroit , & l'honnête homme est dupe.
 Oh ! le fourbe !.. Oni, Madame, on vous le prouvera,
 Et puis.... vous en croirez tout ce qu'il vous plaira.
 Le zèle doit parler....

D' E R M A N C E .

Quand il est raisonnable.

(*avec impatience*).

Sur quoi pensez-vous donc qu'il soit aussi coupable ?

L I S E , (*avec vivacité*).

Eh ! sur quoi, s'il vous plaît, pensez-vous autrement ?
 Moi , tenez , j'ai le tact pour juger d'un amant.
 Si j'en voulois prendre un , & qu'il voulut me plaire ,
 Il faudroit que l'amour fut son unique affaire ;

D'ERMANCE.

Quelqu'un.

L I S E.

Hola , la Fleur.

D'ERMANCE , (à un Valet qui entre).

Va , sans perdre de temps ,
 Chez Verville ; qu'il vienne , au plutôt , je l'attends...
 (à Lise).

Laissez-moi.

L I S E.

Moins crédule & moins préoccupée ,
 Jugez-le , d'après moi , pour n'être plus trompée.



*S C E N E I I.**D' E R M A N C E , (seule).*

SA conduite , en effet , m'afflige & me surprend ;
Quand il fait mon chagrin , quel calme indifférent !
Me négliger , me fuir dans pareille occurrence !
Ah ! ce que Life a dit , n'a que trop d'apparence.
J'ai feint de n'en rien croire , & dans le fond du cœur...

(après un grand silence).

Mais que dis-je ? ma crainte est , sans doute , une erreur ;
Il peut me détromper. Allons , il faut m'instruire ,
D'un œil plus attentif , dans son ame il faut lire ,
Me faire violence , en un mot l'observer ,
Chercher... ce que mon cœur , hélas ! craint de trouver.
On approche , c'est lui.... quelle contrainte extrême !
Qu'il est cruel d'avoir à juger ce qu'on aime !



SCENE III.

VERVILLE, D'ERMANCE.

VERVILLE.

MADAME, en vérité, je suis confus, honteux ;
A peine aurois-je osé reparoître à vos yeux.
L'aspect de vos chagrins....

D'ERMANCE.

Votre embarras m'étonne.
Les torts de l'amitié, l'amitié les pardonne.
Mais, Verville, à votre air je ne vois que trop bien
Qu'ici votre regret s'exagere le mien.
Si l'on perd la faveur, le calme la remplace ;
Je cesse d'obliger, & voilà ma disgrâce.
Sans doute, elle n'a pu m'enlever votre cœur ?

VERVILLE.

Jugez-vous donc vous-même, avec moins de rigueur.
Qu'importe le crédit pour les vœux que vous faites?...
Eh ! Madame, d'ailleurs, belle comme vous êtes,
Avec ces yeux charmans & sûrs de leur pouvoir,
N'aurez-vous pas celui que vous voudrez avoir ?

(après un silence).

Une idée à mes yeux s'offre avec avantage.

Par elle nous pourrions faire tête à l'orage.

De grands biens.. un grand nom..oui.. plus j'y réfléchis,

Plus je sens que Nelmour peut remplacer Durlis.

(d'un mouvement de d'Ermance).

Rien alors n'est changé ; la jeune Roséïde

Dispose du Marquis, & pour nous le décide ,

Oui....

D' E R M A N C E.

Ma surprise augmente , hé ! quoi donc à Nelmour,
Immoler Volfimon ! on le nomme à son tour.

V E R V I L L E , *(avec dépit).*

C'est ce que j'ignorois.... on le nomme ? je cède.

Puisqu'il est désigné , c'est lui qu'il faut qu'on aide.

J'avois cru que Nelmour, plus propre aux grands objets,

Pourroit concilier tous les vœux que j'ai faits ;

Je me ferai mépris ; vous m'en donnez la preuve.

Ce n'est pas qu'on ne fache, après plus d'une épreuve,

Que ces bons Citoyens, qu'on se plaît à vanter ,

S'éclipsent, dès qu'en place il faut représenter.

Ils sont trop au-dessus de pareille misère ;

Leur zèle y paroît gauche, encor plus qu'exemplaire.

L'éclat n'ajoute rien aux gens si vertueux ,

Et , dès qu'on les admire , on est quitte avec eux.
 C'est ma façon de voir , la vôtre est différente ;
 On doit s'attendre à tout d'une ame indifférente ,
 Je m'apperçois enfin combien les vrais amans
 Sont dupes aujourd'hui de leurs beaux sentimens !
 Pardonnez... Roséïde , & mon cœur & vous-même ,
 Vous vous immolez tous , & c'est ainsi qu'on aime !

D' E R M A N C E.

Volfimon nuire à ceux , pour qui mon zèle ardent
 Veut !...

V E R V I L L E , (*avec ironie*).

J'oubliois sur lui quel est votre ascendant
 Et je ne conçois pas par quelle fantaisie.....

D' E R M A N C E.

Est-ce feinte ? est-ce humeur ? seroit-ce jalousie ?

V E R V I L L E.

Je ne m'explique point. Dailleurs , auprès de vous
 Je n'ai plus trop , je crois , le droit d'être jaloux .

D' E R M A N C E.

Comment ?

V E R V I L L E.

La preuve est c'aire , & me seroit aisée

Pour moi , vous n'êtes pas autrement disposée....

D' E R M A N C E.

Ah!... le reproche est neuf.

V E R V I L L E.

Oubliez-le un instant ,
Et revenons , de grace , à l'article important.
Je crains qu'en secondant Volsimon.... que j'honore....

D' E R M A N C E.

Que craignez-vous pour moi , si vous m'aimez encore ?

V E R V I L L E.

Eh! mais....

D' E R M A N C E , (*très-vivement*).

Eh ! mais parlez , parlez encore un coup.

V E R V I L L E.

L'accident de Durlis vous nuit déjà beaucoup ,
Et , grace au ton du siècle , est-on dans l'infortune ,
Vous savez , comme moi , qu'on n'en a pas pour une.
On s'isole....

D' E R M A N C E.

J'entends..... de ce trouble inquiet ,
Je crois avoir , Monsieur , démêlé le secret.
L'ame la plus séduite est enfin clair-voyante ;

Et pour moi, s'il est vrai que tout vous épouvante,
Je n'ai garde d'oser, exigeant un effort,
Vous rendre dépendant des retours de mon sort.
Moi, j'aurois supporté tous les revers du vôtre;
Ce sentiment, Verville, en vaut peut-être un autre;
Il est possible aussi qu'il soit exagéré;
Le vôtre, en récompense, est sage & modéré!..
Quel qu'il soit, j'y souscris.

VERVILLE, (*haut & avec le dépit le plus vif*).

Mon ame en étoit sûre.

(*Bas*).

Bon! elle aura du moins l'honneur de la rupture.

(*haut & d'un ton passionné*).

Ainsi mes sentimens font tous sacrifiés!....

Et voilà de quel prix tant de soins font payés!

Non, vous n'avez jamais su me rendre justice.

D' E R M A N C E.

Si je me trompe, il faut....

V E R V I L L E.

Il faut que j'obéisse.

D' E R M A N C E.

On peut.....

R O S É I D E ,

V E R V I L L E .

J'obéirai, j'ai trop bien entendu.

Vous ferez libre , heureuse , & j'aurai tout perdu.

D' E R M A N C E , (*troublée*).

Vous!.... on vient.

V E R V I L L E , (*bas*).

Moi, je fors... Restons: c'est Roséide.



SCÈNE IV.

ROSÉIDE, D'ERMANCE, VERVILLE.

ROSÉIDE, (*s'arrêtant à l'aspect de Verville*).

MADAME....

D'ERMANCE.

Hé bien, sachons le motif qui vous guide.

ROSÉIDE.

J'ai cru....

D'ERMANCE.

Vous hésitez ! qui vous agite ainsi ?

VERVILLE, (*à part*).

Le pas est épineux, il faut de l'ordre ici.

Calmer l'orgueil de l'une, & lire au cœur de l'autre !

D'ERMANCE.

Allons, ne craignez rien, quelle allarme est la vôtre ?

ROSÉIDE.

C'est que....

VERVILLE, (*à Roséide*).

Suis-je de trop ? justement, je le voi,

Et ce silence même est un ordre pour moi.

D' E R M A N C E.

(à Verville). (à Roséide).

Non..... Dites librement ce que vous vouliez dire.

R O S É I D E , (après avoir balancé).

C'est un fait , après tout , dont Monsieur peut m'instruire ;

(à d'Ermance).

Vous ne vous doutiez pas , (moi , j'en reçois l'avis),

Qu'il reste une héritière....

D' E R M A N C E.

A qui donc ?

R O S É I D E.

Au Marquis.

V E R V I L L E , (à part).

Peste ! Aubin est alerte.

R O S É I D E.

Une proche parente ,

Qui ne trouve , dans lui , qu'une ame indifférente ,

Qu'il néglige pour moi ; quels soins & quels bienfaits !

Tout ce qu'on me prodigue , est un vol que je fais.

Concevez mes chagrins ! moi dépouiller un être ,

Qui seul a tous les droits , infortuné peut-être !

Madame, j'en frémis ; je n'y puis consentir :
J'aime mieux rester pauvre & ne point m'avilir.
L'indigence , du moins , laisse l'ame tranquille ,
Et dans vos bras toujours il me reste un asyle.

VERVILLE, (*à part*).

Sur ces beaux sentimens , je m'étois arrangé.

D'ERMANCE, (*à Roséide qu'elle tient embrassée*).

Oui , comptez sur mon cœur , vous l'avez bien jugé.
Mais rien n'est aussi faux , qu'une pareille histoire.

VERVILLE, (*avec l'air de l'intérêt*).

Tenez , moi je suis vrai , j'ai vû des gens la croire.

D'ERMANCE.

Le contraire est prouvé , le Public est instruit ;
Et l'on ne doit jamais s'effrayer sur un bruit.

VERVILLE.

Quel qu'il soit , dans ce bruit , un côté m'intéresse.

(*à Roséide*).

Il a de votre cœur , dévoilé la noblesse.

D'ERMANCE.

Oh ! je la reconnois.

V E R V I L L E .

Moi, je la juge mieux.

(avec le ton le plus sensible).

C'est un second trésor que renfermoient ces lieux.

Par combien de rapports vous dûtes être unies !

Le Ciel, en vous formant, vous fit pour être amies.

(à d'Ermance).

Mais, dans les mouvemens d'un aveugle courroux,

Sans doute elle feroit moins injuste que vous.....

*(s'appercevant de la surprise de d'Ermance ,
& s'interrompant)*

N'en parlons plus ; Dolsé, je crois, vous intéresse ?

(ici Roséïde écoute avec plus d'attention).

Je crains qu'il ne se nuise & son ardente ivresse.....

R O S É I D E .

Comment ?

V E R V I L L E , *(à d'Ermance , après avoir observé
Roséïde).*

J'ai peur qu'au fond il ne soit indiscret ,

Il ne fait pas encor renfermer un secret :

Et l'amour qu'il ressent , & le goût qu'il inspire,

Pour peu qu'on le pressât , on lui feroit tout dire.

R O S É I D E , *(avec sensibilité).*

Quels que soient vos motifs pour le juger ainsi,

Comment voit-on si bien les défauts d'un ami ?

VERVILLE, (*affectueusement*).

Mon œil les apperçoit, & mon cœur les excuse.

ROSÉIDE, (*avec inquiétude*).

Mais est-il sûr, au moins, des torts dont il l'accuse ?

VERVILLE.

(*à Roséïde*). (*à d'Ermance*).

Suffit. L'auriez-vous vû ?

D'ERMANCE.

Je le quitte. Pourquoi ? ...

Tantôt, assez long-tems, il est resté chez-moi.

VERVILLE, (*observant toujours Roséïde*).

(*à d'Ermance*). (*bas*). (*haut*).

On cherche ce qui plaît. Elle aime. Ma prudence

Va laisser un champ libre à votre confidence.

Un embarras, qu'enfin il faut interpréter,

Me dit qu'un tiers vous gêne & qu'il doit vous quitter.



S C E N E V.

D' E R M A N C E , R O S É I D E .

(Elles restent quelque temps , sans se parler).

D' E R M A N C E .

Q U'EST-CE donc ? qu'avez-vous ? quoi , toujours inquiète ?

R O S É I D E .

Et vous , Madame , aussi vous paroissez distraite ? . . .

(après un intervalle).

Ainsi , Dolfé vous voit , vous cherche à chaque instant ?

D' E R M A N C E .

Hé bien , qu'y voyez-vous , pour vous d'inquiétant ?

R O S É I D E .

Qui , moi , Madame ? rien . Je l'approuve au contraire .

D' E R M A N C E .

Vous l'approuvez ?

R O S É I D E .

Sans doute .

D' E R M A N C E ,

D' E R M A N C E,

(avec le ton du reproche mêlé de tendresse).

Il suffit. Tout m'éclaire.

Vos vœux les plus secrets , ne font qu'à moitié.

R O S É I D E, *(avec embarras).*

Quoi ?....

D' E R M A N C E.

Deviner , & plaindre , est l'art de l'amitié.



*S C E N E V I .*R O S É I D E , (*seule*).

A H ! j'aurois dû l'instruire... un trouble inconcevable,
Ses discours, ses soupçons, mes craintes tout m'accable;
(*après un silence*).

Elle a lu dans mon âme , & peut-être Dolfé....

Malheureuse ! quel nom ma bouche a prononcé ,
Quand tout nous défunit , mon état , ma naissance ;
Le Marquis !.. dans mon cloître , hélas ! en son absence ,
J'étois paisible , au moins ; qui me l'eut dit qu'un jour
Je ferois plus à plaindre , en connoissant l'amour !
Allons , il faut le vaincre , il le faut. Je soupire....
Ah ! je peux le cacher ; mais non pas le détruire.
Ne voyons plus Dolfé.... faisons plus ; désormais
Marquons-lui de la haine !... il n'y croira jamais.
N'importe ; tout le veut ; je supplirai d'Ermance
De lui défendre , ici , jusques à ma présence ,
De le recevoir moins , de s'armer de rigueur ,
Et d'en priver mes yeux , qui trahiroient mon cœur !...
Le pourai-je ?.... achevant cet effort qui me tue ,
Je sacrifierois donc , jusqu'au bien de sa vue !
Étranger à ce cœur , après l'avoir charmé ,
Il vivroit , sans savoir combien il fut aimé !
Quels regrets ! quels combats !

SCÈNE VII.

ROSÉIDE, DOLSÉ.

DOLSÉ, (*s'approchant d'un air rêveur*).

QUE me veut donc son Zéle?

(*appercevant Roséide*).

Il va venir, dit-on, &.... Dieu!.... Mademoiselle...

Peut-être..... ai-je troublé.... quelque réflexion.

Je devois en ces lieux attendre Volsimon.

Il m'en a fait prier.. je ne puis trop comprendre

Ce que son amitié peut avoir à m'apprendre.

ROSÉIDE, (*très-vivement*).

Ah! gardez-vous de fuir ce mortel généreux.

DOLSÉ.

Moi! je chéris ses soins, & j'en suis plus heureux.

(*s'approchant avec la plus extrême timidité*).

Cependant.... si j'osois....

ROSÉIDE.

Souffrez que je vous quitte.

DOLSÉ

Eh! de grace, pourquoi vous éloigner si vite?

D ij

R O S É I D E .

Je ne dois point gêner cet utile entretien.

D O L S É .

Le vôtre.... est si touchant ! on ne me dira rien
Qui puisse , croyez-moi , valoir votre présence.
Je sens.... que je serai distrait dans votre absence.

R O S É I D E .

Non , votre ame attentive aux conseils d'un ami....
(*s'interrompant*).

Quand un tiers importune , on écoute à demi.

(*Elle fait quelque pas pour se retirer*).

D O L S É , (*l'arrêtant*).

Il ne vient point encore , un moment.... Roséide ,
Présumez un peu moins de la main qui me guide ,
A mon âge on se livre à ce trouble enchanteur ,
Voix secrète de l'ame & l'instinct du bonheur.
Dèsqu'il s'est fait entendre, on n'en croit plus personne.
Une fois entraîné , se peut-il qu'on raisonne ?
On craint..... jusques aux loix que l'amitié prescrit !
C'est l'attrait qui commande & le cœur obéit.
Sage , dans son délire , éclairé dès qu'il aime ,
Il ne peut , sur cela , s'en fier qu'à lui-même.

R O S É I D E.

On dit qu'il est pourtant sujet à s'égarer.

D O L S É.

Douce erreur !

R O S É I D E.

Qu'il faut fuir.

D O L S É.

Et qu'il faut adorer.

R O S É I D E.

Je vous plains de céder à cette aveugle ivresse....

(*observant Dolsé*).

Sans doute en ce moment vous quittiez la Comtesse ?

Vous la voyez souvent , & vous faites très-bien ;

Un esprit indulgent , mais vrai comme le sien ,

De différens écarts peut garantir le vôtre.

Plus sensible , elle doit conseiller mieux qu'une autre.

D O L S É.

Sans doute , je la vois & j'aime à l'admirer ;

Mais , si mes yeux chez elle avoient pu rencontrer ,

Un objet ravissant , estimable comme elle ,

Plus séduisant peut-être , une ame simple & belle ,

Courageuse sans faste , & noble sans fierté ,

Tout ce que la jeunesse ajoute à la beauté ,

Cet esprit si naïf, cette candeur si pure ,
Ce charme, le premier, qu'on tient de la nature ,
Qui captive à jamais ceux qu'il fait enflammer ,
Et le seul, que le cœur ne peut cesser d'aimer !

R O S É I D E , (*baissant les yeux*).

Chez d'Ermance, Monsieur, personne, ce me semble,
Si ce n'est elle-même, à cela ne ressemble.

D O L S É , (*avec transport*).

Ah ! mon respect eut craint d'achever le portrait ,
Et votre modestie y met le dernier trait !

R O S É I D E .

Je ne puis vous entendre.

D O L S É , (*avec toute l'yvresse de la passion*).

Hé bien, c'est trop me taire,
C'est trop cacher mes feux dans l'ombre du mystère.
Il est temps, dût-il être au désespoir réduit ,
Que tant d'amour éclate aux yeux qui l'ont produit !
Mon ame, à votre aspect, fut soudain enchaînée ;
Votre premier regard a fait ma destinée.
Rassurez-vous.... voyez, seul objet de mes vœux ,

Le cœur le plus soumis dans le plus amoureux.
Oui, de mes sentimens quelle que soit l'ivresse,
Ils sont assujettis par la délicatesse.
Le respect est le frein d'un véritable amant ;
Mais ne rejetez pas l'aveu de son tourment ;
L'amour d'un cœur honnête est son plus pur hommage,
Et le mien est sacré , puisqu'il est votre ouvrage.

R O S É I D E.

Eh ! quel espoir , Monsieur , osez-vous donc former ?

(appuyant sur ces mots).

On fait taire ses feux , lorsque l'on fait aimer.
Je ne puis excuser un transport téméraire ,
Et , quand l'amour s'égare , il est fait pour déplaire.
Mille obstacles , Dolfé , s'élèvent entre nous ,
Et vous savez qu'enfin je ne puis être à vous.
Ma naissance.

D O L S É.

Osez-vous ?

R O S É I D E.

D'autres raisons encore....

D O L S É.

Quelles raisons ? faut-il que mon cœur les ignore ?

D iv

R O S É I D E .

Il faut qu'il soit soumis , & tienne plus secrets
Des vœux, dont tout condamne & défend les progrès.

D O L S É , (*avec la plus vive douleur*).

Quels chagrins je prévois ! quel destin j'envisage !

R O S É I D E , (*troublée*).

Je romps un entretien.... dont la suite m'outrage.

D O L S É , (*à Roséïde qui se retire*).

Je ne me connois plus.... Roséïde, arrêtez.

Arrêtez.... dites-moi, si vous me détestez.

R O S É I D E , (*tremblante*).

Moi ?

D O L S É .

Je tombe à vos pieds.

(*ici Volsimon paroît*)R O S É I D E , (*du ton le plus imposant*).

Tant d'audace m'étonne !

(*bas & avec la plus grande agitation*).

Ah ! le devoir l'accuse, & l'amour lui pardonne.

(*ici entre Volsimon*).

(à part).

(à Dolsé qui l'arrête).

Fuyons... Volfimon!... Ciel! laissez-moi... désormais...

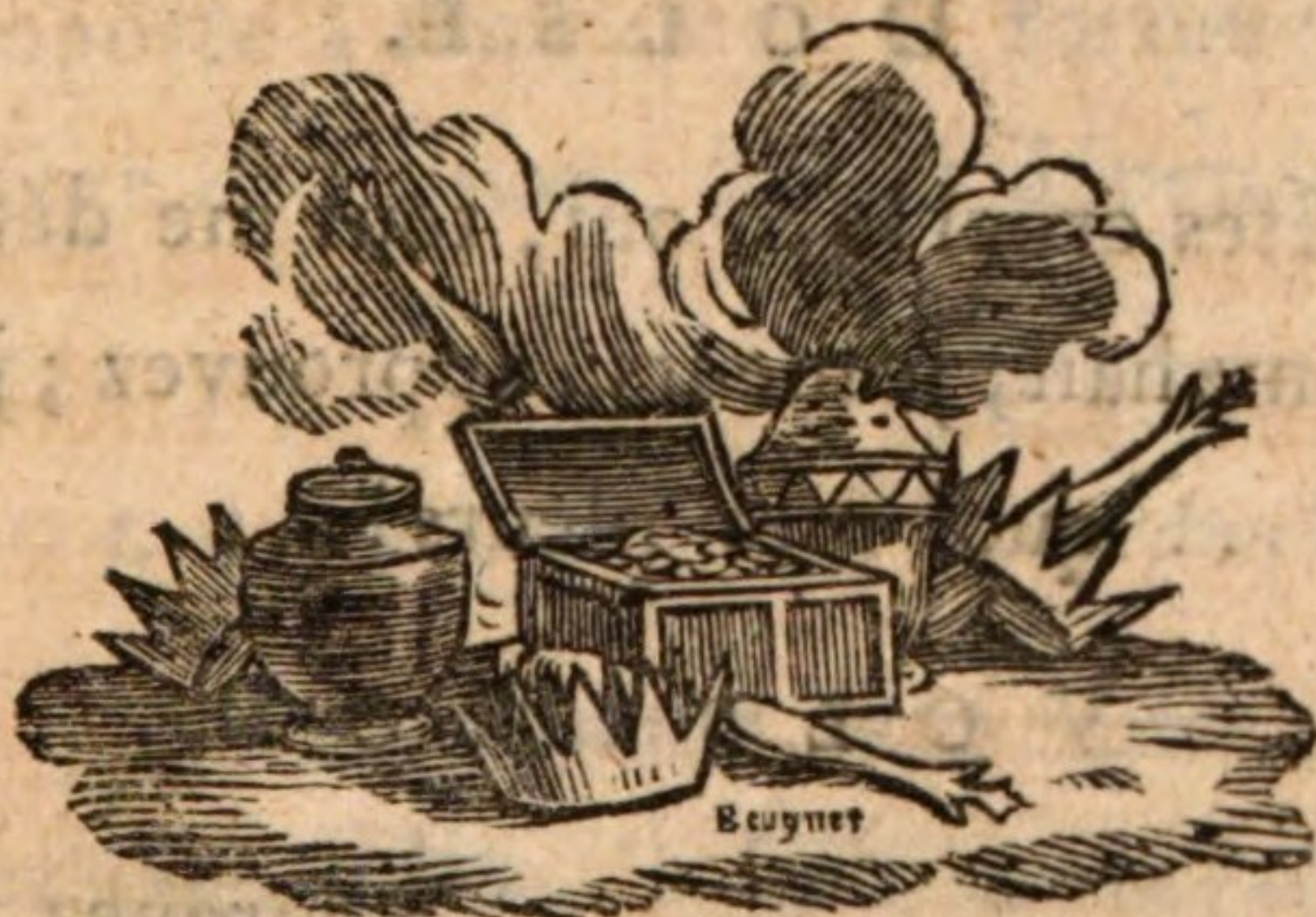
D O L S É , (l'interrompant).

Roséïde....

R O S É I D E .

A mes yeux ne vous montrez jamais.

(elle sort).



SCENE VIII.

VOLSIMON, DOLSE.

DOLSE, (*à Volsimon*).**M**ONSIEUR, vous l'entendez?

VOLSIMON.

J'approuve sa colere...

DOLSE.

Que vous êtes cruel !... oui, tout me désespere ;
J'aime, on me hait ; je meurs.. approuvez ; j'y fouscris.
Volsimon !... quoi mes pleurs !...

VOLSIMON.

Reprenez vos esprits.
Réfléchissez , enfin , Dolsé ; tout vous sépare.

DOLSE, (*hors de lui*).

Comment tout ! les attraits , la vertu la plus rare...

VOLSIMON, (*l'interrompant*).

L'attentive amitié, sur vous m'ouvrant les yeux,
Déjà dans votre cœur avoit surpris vos feux,

Et je venois ici , plus troublé que vous même ,
Condamner de ce cœur l'aveuglement extrême ,
De vos parens , sur vous , faire parler les droits.
Roséïde ne peut prétendre à votre choix.
Quels moyens avez-vous de changer sa fortune ?
Répondez ; à ses pieds , pouvez-vous en mettre une ?
Ne voyant qu'un mal sûr , & qu'un bonheur douteux ,
Je frémis du lien qui vous perdrait tous deux.

D O L S É.

Eh ! qu'importe à mon cœur la fortune infidèle ?
Quoi ? le sort de l'amour doit-il dépendre d'elle !
Heureux....

V O L S I M O N , (*l'interrompant*).

Le seriez-vous ? dans votre illusion ,
Entrevoyez du moins , le jour de la raison.
A Roséïde même épargnez les allarmes ;
Et par excès d'amour , privez-vous de ses charmes.

D O L S É.

Moi vivre sans la voir ! l'abandonner ! non , non.
Je puis prétendre à tout... écoutez Volsimon :
La fortune toujours n'est pas inexorable ;
Elle est prête à sourire , au moment qu'elle accable.

Verville étoit né pauvre , & vous voyez pourtant
Qu'il jouit aujourd'hui d'un fort très-éclatant.
Il demande , il obtient ; on cède à son mérite ,
Et c'est l'honnêteté qui pour lui sollicite.
Eh ! qui m'empêchera , dirigé par sa main ,
D'aller au même but , par le même chemin ?

V O L S I M O N.

Par le même chemin ! ame simple & crédule ,
Il n'est plus temps , ici , que mon cœur dissimule.
Je dois vous éclairer sur vingt pièges tendus ,
D'autant plus dangereux qu'ils sont moins attendus.
Descendez avec-moi dans l'ame de Verville ,
Qui vous a paru franche , & n'en est que plus vile.
Sous l'air d'un homme aimable & d'un ami sensé ,
Il cache la noirceur d'un fourbe intéressé.
Il n'est rien , au besoin , qu'il n'invente & qu'il n'ose :
Dolse , refusez-vous aux moyens qu'il propose ,
Ils vous dégraderaient : redoutez ses pareils ;
Ils versent des poisons , en donnant des conseils.
L'intrigue audacieuse , ou souple en sa conduite ,
Traîne toujours le vice & la honte à sa suite.
Rien ne coûte au mortel , aux affronts exercé ,
Qui s'est dans cet abysme une fois enfoncé ,

Les traits du deshonneur n'ont plus rien qui le blesse ;
La fausseté d'abord , & bientôt la bassesse.
Revenez , revenez de votre égarement ;
Plutôt souffrir toujours , que rougir un moment !

D O L S É.

Ah ! Monsieur , on vous trompe , & Verville est honnête ;
Verville est mon ami.....

V O L S I M O N.

J'en tremble !... & vous arrêtez !
Ouvrez , ouvrez les yeux , rompez de tels liens.
Ah ! que votre intérêt croise une fois les siens ,
Vous verrez quel ami choisit votre imprudence !
La cupidité seule est le Dieu qu'il encense.
Ces gens là sont sans mœurs & sans humanité.
Tromper & parvenir , voilà leur seul traité.

D O L S É.

Vous me faites frémir.

V O L S I M O N.

Votre inexpérience
Détermine à la fin , l'amitié qui balance :

Je dois vous arracher aux périls trop certains
Qu'à vous-même, en ce jour, ont préparé vos mains.
Vous n'en pouvez douter.... cher Dolfé, je vous aime ;
Vous êtes malheureux & je le suis moi-même.
Je n'ai pas le besoin de confier des vœux
Ignorez jusqu'ici , de parler de mes feux :
C'est à vous, à vous seul que mon cœur les révèle.
Je souffre avec constance , & vous offre un modèle.
Les motifs de l'aveu vous le rendront sacré.
Je m'éloigne , je suis un objet adoré ,
Qu'on séduit, comme vous, avec des apparences ,
Dont la prévention détruit mes espérances ,
Que je vois qu'on trahit , que je crains d'éclairer....
J'idolâtre d'Ermance , & vais m'en séparer !
Osez me suivre , osez...

D O L S É.

Quel dessein ! quel langage !

V O L S I M O N.

L'amour en vain gémit , c'est l'instant du courage.

D O L S É.

Ami , je n'en ai point contre un objet charmant :

J'oppose à vos conseils, la voix du sentiment.

V O L S I M O N.

Le sentiment, chez moi, se fait-il moins entendre ?
Plus recueilli que vous, je n'en suis que plus tendre.
N'importe ; c'en est fait ; mon voyage est conclu ;
Il me coûte , il m'accable.... & j'y suis résolu !
Je pars..... vous me suivrez.....

D O L S É.

Moi, quitter Roséïde !

V O L S I M O N.

Elle-même le veut.... que ce mot vous décide.

D O L S É.

Vous m'arrachez le cœur.

V O L S I M O N, (*l'entraînant*).

Venez mon cher Dolsé,
Cédez aux mouvemens de mon zèle empressé.

Je fais à quels dangers j'ose , ici , vous soustraire.
Aux cœurs passionnés la solitude est chère ,
Nous mêlerons nos pleurs ; sensible & vertueux ,
On n'est pas , croyez-moi , tout-à-fait malheureux.

Fin du second Acte.



ACTE

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

VOLSIMON, DOLSÉ.

DOLSÉ, (*enivré de joye*).

Nous restons.... je respire.... ah ! près de Roséide....

VOLSIMON, (*ne pouvant contenir sa joye*).

Craignez, plus que jamais le transport qui vous guide ;

Si vous saviez quel soin me retient en ces lieux !

Combien il est pressant, comme il m'est précieux !...

Combien il va vous l'être !

DOLSÉ, (*avec une vivacité extrême*).

Qui ? je jouis d'avance...

Parlez, dites, voyons, cédez à mon instance.

VOLSIMON.

Me promettriez-vous de garder un secret ?

DOLSÉ.

Ce n'est qu'à mes dépens que je suis indiscret ;

E

Mais malheur au mortel de qui l'étourderie
Viole le dépôt qu'un ami lui confie !

VOLSIMON, (*après avoir rêvé quelques instans*).

Peut-être, je devrois suspendre un tel aveu,
Et de ces beaux discours me défier un peu :
Mais moi, qui vins tantôt vous conseiller l'absence,
J'aurois, à vos regards, un air d'inconséquence,
Si, quand je vous retiens, de ces retours si prompts
Mon zèle, trop prudent, vous taisoit les raisons ;
Ainsi, comptant sur vous & sur votre promesse,
A vous révéler tout, mon amitié s'empresse....
Ici, de Roséïde en plaignant le destin,
J'osai vous détourner de lui donner la main ;
Moins sévère, à présent, je vous rends l'espérance,
Et mon langage change avec la circonstance.
Tout ce qui vous sépare, un jour peut s'applanir,
Et votre amante, enfin, avec vous peut s'unir.
Son état....

D O L S É, (*l'interrompant*).

Est brillant, Monsieur, je le parie.

V O L S I M O N.

Sa naissance est du moins à la vôtre assortie.

D O L S É.

Vous voyez, je vous dis... le fort est juste... hé bien?...
Vous avez commencé, ne me cachez plus rien.

V O L S I M O N.

Vous ne concevez pas mon bonheur & ma crainte,
Et tous les mouvemens dont mon ame est atteinte:
Apprenez qu'un mortel malheureux, & chéri,
Que le fort fit mon frère, & l'attrait mon ami,
Prévoyant les périls d'un aveu redoutable,
Le courroux du Marquis, sa rage inexorable,
Au service mourut, dans un lien secret,
Que pour tromper sa haine, avec soin il cachoit:
Hélas! fruit de ce nœud qu'à moi-même il fut taire,
Roséïde... à quel point elle doit m'être chère!
Pour moi, comme pour elle, est-il un plus beau jour?...
Elle eut pour mère, enfin, la fille de Nelmour.

D O L S É.

Roséïde? qu'entends-je! est-il vrai? votre Niece?
Volsimon... je ne puis suffire à mon ivresse;
Votre bonheur, le mien... ô ciel! embrassez-moi...
Je vous prens à témoin qu'elle eut mes vœux, ma foi,
Avant que l'on connut ses droits & sa naissance.

E ij

J'adorois la vertu , l'amour m'en récompense.
Mais...

V O L S I M O N .

Un vieux serviteur , au Marquis attaché ,
De la voir méconnue , inquiet & touché ,
M'a remis ce billet qu'avoit écrit la mère
De cette infortunée , à son heure dernière.
Pressentant que Nelmour , par la haine conduit ,
Voudroit d'un tel hymen ensevelir le fruit ,
Elle ne put souffrir , qu'au désespoir livrée ,
Sa fille un jour pleurât sa naissance ignorée.
Sur de vagues soupçons , sur quelques bruits confus
De l'hymen de mon frere , en secret répandus ,
En montant à la source , au fond j'ai su m'instruire ;
Et l'honnête vieillard a fini par tout dire.
Que dis-je ? il a fait plus... quel gage est moins trompeur !
J'ai lu... je tiens la preuve , & j'en ai cru mon cœur.

D O L S É .

Croyez-le... chérifiez le jour qui nous éclaire.
Oh ! l'écrit est certain , le vieillard est sincere.

V O L S I M O N .

De vous , quoi qu'il en soit , il faut vous défier ;

Songez que jusqu'ici ce mystère est entier ;
Verville , & Roséide , & Nelmour & d'Ermance ,
N'en savent rien encor , nul n'en a connoissance.
N'allez pas le trahir.

D O L S É.

Jose vous protester ,
Qu'il n'en percera rien ; en pourriez-vous douter ?
Toutefois , Roséide , incertaine , inquiète ,
Nourrit , en s'ignorant , une douleur secrète.
Là.... ne pourroit-on pas , en lui recommandant
De se taire , avec moi....

V O L S I M O N , (*souriant*).

Rien n'est aussi prudent .

La passion vous trouble , & cédant à ses charmes ;
Sur votre propre sort vous n'avez plus d'allarmes ;
Mais Nelmour va , sans doute , égaler son courroux
Au zèle , qui toujours m'intéressa pour vous.
Avant de dire un mot , (l'amitié vous en prie) .
Laissez-moi , s'il se peut , désarmer sa furie.
Se pressant de l'instruire , on l'irrite encor plus ,
Et de mes soins alors tous les fruits sont perdus.

On vient.... renfermez-vous; oui, craignez de paroître.
 Dolfé, vos regards seuls vous trahiroient peut-être.
 On vous indiquera l'instant de vous montrer.
 Moi, pour votre bonheur, je vais tout préparer.

(ils sortent chacun par un côté opposé).



SCENE II.

LISE, DUVAL.

*(à Volsimon). (à Dolsé).***M**ONSIEUR... Monsieur... néant. Courent-ils assez vite?

Au train que cela prend, je ferai bien instruite!

(appercevant Duval avec un gros paquet de lettres).

Par eux j'aurois pu l'être... ah! voici mon frippon.

Quels paquets!

DUVAL, *(voulant traverser le Théâtre).*

Je me fauve.



SCENE III.

LISE, DUVAL.

LISE.

OH ! pour celui-là , non ;
(courant saisir Duval au collet , & l'entraînant
sur le théâtre).

Il faut. . .

DUVAL.

Tout périlite , au moins , si je diffère.

LISE, (arrêtant encore Duval , qui veut
s'en aller).

Reste.

DUVAL.

Un instant perdu fait manquer une affaire.

Et j'en ai ! . . .

LISE.

Sont-ils vrais les bruits que tu répands ?
Pour remplacer Durlis , Nelmour est sur les rangs.
Et Verville a tout fait ?

DUVAL.

Maintenant, viens nous dire

Que nous sommes à bout , que notre regne expire ;
Il commence. Il faut voir mon maître , aller , venir ,
Solliciter , presser , demander , obtenir ,
Expédier , au moins , vingt lettres en une heure :
Il ne veut pas qu'en place un instant je demeure.
Que de projets en train ! que de trames en l'air !
Son esprit qui me passe , est plus prompt que l'éclair.

L I S E.

C'est-à-dire , qu'il veut épouser Roséide ;
Eh ! oui , ce seul motif pour Nelmour le décide.

D U V A L.

Je ne m'explique pas ; je ne dis jamais rien.
Vraiment , il vaudroit mieux , il me conviendrait bien !
La peste ! quand on est dans un poste critique ,
Il faut , je le sens trop. . . .

L I S E.

Oh ! le grand politique.

D U V A L.

Suffit. . . . plus d'une fois on a su m'employer.
Exercer mes talens. . . .

L I S E.

Tes Jambes.

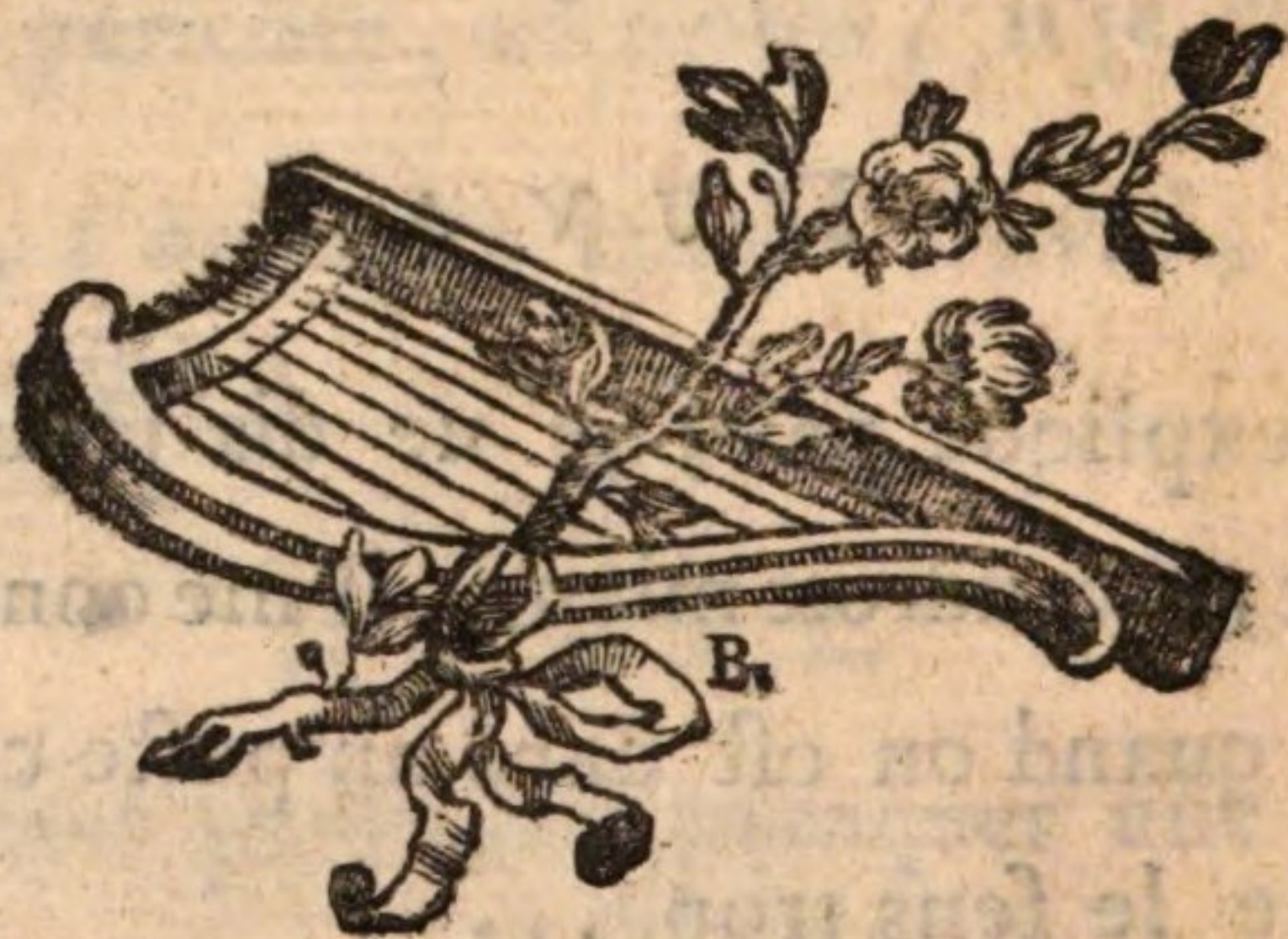
D U V A L, *courant à toutes jambes*).

Un courrier

N'a pas de temps à perdre.

L I S E.

Un moment.



SCÈNE IV.

LISE, (*seule*).

QUELLE rage
Ont-ils donc tous de fuir ? Quelque chose , je gage ,
Est caché là-deffous ; un bel & bon secret !
Verville aura conçu quelque nouveau projet....
Epouser l'orpheline ! il y prétend ! le traître !
Elle est donc au-deffus de ce qu'on voit paroître.

(*avec dépit*).

Et je ne fais rien ! chut. Ne vois-je pas Nelmour ?
Sans nous rendre visite , il passe à peine un jour !



SCENE V.

NELMOUR, LISE.

NELMOUR.

ROSÉIDE...

LISE.

Est, Monsieur, auprès de la Comtesse ;
 Mais pour peu qu'à la voir votre amitié s'empresse,
 Dans ce même moment je la vais avertir.
 Ordonnez, & j'y cours.

NELMOUR.

Vous me ferez plaisir.

LISE, (*revenant*).

Tout le monde, en ces lieux, à son fort s'intéresse.
 C'est que dans son malheur, elle a tant de noblesse!
 (*à un mouvement d'impatience de Nelmour*).
 Je vais vous l'envoyer.



SCÈNE VI.

NELMOUR, (*seul*).

DE ton hymen cruel,

Dont l'idée est horrible à ce cœur paternel,
Que de maux font la suite, ô fille infortunée !
Le plus affreux chagrin trancha ta destinée :
Avec un Volsimon, ces nœuds ont pu t'unir !
Ton cœur choisit le seul qu'il auroit du haïr !
Mais, mourant avant toi, sans trahir ce mystère,
Il m'en laissa, du moins, le seul dépositaire,
Et j'ai su le couvrir du plus profond oubli :
Le gage de tes feux dût être enseveli.
En me cachant jusqu'où l'amour t'avoit portée,
Tu fuyoïis ma vengeance, & tu l'as irritée.
Oui, quand tu m'instruisis, au moment de mourir,
Ce fut, sans m'appaiser, que tu fus m'attendrir,
Ton sang défavoué s'offre en vain à ma vue,
Roséïde jamais ne fera reconnue,
Non ; jamais, je le jure, & père au fond du cœur,
Je ne veux m'avouer que pour son bienfaiteur !....

Je sens trop, cependant, que malgré-moi je l'aime...
Ah ! je dois me garder, de cet amour lui-même ;
Ma haine l'a voulu. Bien loin de s'affoiblir,
Elle vit dans mon ame, & j'aime à l'y nourrir ;
Et mon ressentiment, qu'il faut que je dévore,
Trop fier pour éclater, s'approfondit encore.

(Roséïde paroît & n'ose avancer).

Roséïde paroît, craignons de l'éclairer :
Mais envers elle, au moins, songeons à réparer....
Aubin m'a rassuré sur l'hymen de d'Ermance.
Elle-même le rompt ; il n'a plus d'apparence ;
Et de Verville ainsi, que je crois sans détour,
Je puis favoriser la recherche & l'amour.
Il faut la pressentir....



SCÈNE VII.

NELMOUR, ROSÉIDE.

NELMOUR, (*à Roséide qui hésite & reste au fond du Théâtre*).

APPROCHEZ Roséide.

(*à part*).

Que j'aime cette grace, & modeste & timide !

(*haut*).

Vous le savez : depuis que vous voyez le jour,
Chez moi, dans votre cloître, enfin dans ce séjour ;
Je n'ai rien négligé pour vous prouver mon zèle ;
Mais je veux encor plus.

ROSÉIDE, (*à part*).

Dieu !

NELMOUR.

Vous êtes si belle ;
Qu'il est temps que je fasse , en l'unissant à vous ,
Le bonheur , à la fois , & l'orgueil d'un époux.
Ce soin bien légitime occupe ma tendresse.

ROSÉIDE.

Quel que soit un tel soin , si je vous intéresse ,
Daignez n'y plus songer.

Pourquoi donc ? un état ;
 Quelque parti brillant ne peut....

ROSEIDE.

Je crains l'éclat,
 Il n'est pas fait pour moi. Près d'une tendre amie ;
 Il n'est point , désormais , d'autre bien que j'envie.

NELMOUR.

Comment ?.. je ne veux point, risquant votre bonheur,
 A quelqu'oisif illustre engager votre cœur ;
 J'ai toujours préféré ces hommes plus utiles ;
 Qui, loin de s'endormir sur des titres stériles ,
 Par leur mérite seul éclipsent leurs rivaux ,
 Et corrigent le sort par de nobles travaux.
 Je me charge du vôtre , & , versez sans mesure ;
 Mes dons peuvent enfin en réparer l'injure.

ROSEIDE , (*avec la plus grande chaleur*).

Il y mettroient le comble !... Ah ! monsieur, arrêtez ;
 Vous craignez mes chagrins, & vous les augmentez !
 Les droits que j'ai sur vous sont ceux de l'infortune ,
 Ce n'est point une dette.... & vous en avez une ,
 A laquelle je nuis, que l'on doit réclamer ;

C'est

C'est votre sang, d'abord, qu'il vous convient d'aimer.

NELMOUR, (*avec trouble & une sorte de violence*).

(*à part*). (*haut*).

Mon sang ! que dites vous ? ciel !.... on vous a trompée,

Ma bienfaisance est pure, & n'est point usurpée.

Quand vous vous refusez au plus doux de mes vœux,

Votre cœur est ingrat, & le mien malheureux.

R O S É I D E.

Je ne mets point de borne à ma reconnoissance ;

Mais le don de ma main doit être en ma puissance.

Vos bontés vont trop loin, je crains d'en abuser ;

De moi-même, du moins, laissez-moi disposer.

N E L M O U R.

Votre crainte, vous dis-je, & m'afflige & me blesse ;

Je condamne l'excès de sa délicatesse.

Et J'ai droit de me plaindre....

R O S É I D E.

Ah ! jamais de mon cœur,

Vous n'en pouvez douter ; mais quel que soit, Monsieur,

L'intérêt dont pour moi votre ame est prévenue ;

Quoique profondément la mienne en soit émue ;

Vos bienfaits sont couverts de trop d'obscurité ;

F

Leur motif inconnu , le charme en est ôté.
Qui, moi, moi, de mon sort je vous rendrois l'arbitre !
J'accepterois vos dons , sans favoir à quel titre !
Je prendrois un époux , ne pouvant l'éclairer ,
Quand moi-même je suis contrainte à m'ignorer ,
Et je l'exposerois à l'amere censure
D'un Public , qu'il verroit à son choix faire injure ,
Lui demander raison d'un lien hazardé ,
De mon état , enfin , qui n'est point décidé !

(après un intervalle).

Vous seul dans l'Univers en avez connoissance.
Qui suis-je ? répondez à mon impatience ,
Et, plus content alors , hélas ! plus généreux ,
Vous lirez dans mon cœur , en le rendant heureux.

NELMOUR , *(avec plus de sévérité encore).*

Quels sont donc ses secrets ?

R O S É I D E .

Je dois être sincere.

Tenant tout jusqu'ici d'une main aussi chere ,
Je ferai , s'il se peut , plus soumise à vos loix :
Mais si ce triste cœur eut osé faire un choix ;
Si , par un sentiment , trop dangereux peut-être ,
Et que ne sauroit point celui qui l'eut fait naître ,

Surprise malgré moi, toute à l'illusion ;
J'écoutois un penchant plus fort que ma raison,
Cruel , idolâtré , né de l'inquiétude ,
Nourri dans les regrets & dans la solitude....

N E L M O U R.

Hé bien ! expliquez-vous , sans nul déguisement.

R O S É I D E.

Je voudrois rester libre & garder mon tourment.

N E L M O U R.

Ne me le cachez point ; croyez que ma prudence....
J'ai quelques droits , peut-être , à votre confiance.

R O S É I D E.

Ma confiance , hélas !

N E L M O U R.

Qui peut vous retenir ?

R O S É I D E.

Vous savez à quel prix vous pouvez l'obtenir ,
Et, quand votre silence à l'imiter m'engage ,
N'accusez pas le mien , puisqu'il est votre ouvrage.

NELMOUR, (*avec une colere retenue*).

Roséide !

Monfieur.... vous ne concevez pas ,
 Mes regrets déchirans , mon trouble , mes combats.
 Cédez à la pitié , cédez à la tendrefle ,

(Elle tombe à fes pieds).

Dites-moi qui je fuis , parlez : tout vous en preffe.

N E L M O U R .

Hé bien.... de vos parens le fort fut glorieux ;
 Votre enfance à mes foins fut remife par eux ;
 Gardez-vous d'en rougir.

ROSEIDE , *(avec le transport le plus vif)*.

Ah ! fachez me connoître.
 Moi, Monfieur, moi rougir de ceux qui m'ont fait naître !
 Quel que foit leur état , je faurai l'honorer ;
 Je ne me plains de rien , que de les ignorer.
 Nommez-les-moi , j'y vole , à tout je les préfere ;
 J'embrasse leur fortune , ou plutôt leur mifere ,
 Ou bien, s'ils ne font plus, qu'au moins dans mes malheurs,
 Je fache à qui je dois mes foupirs & mes pleurs !

*(Verville paroît. Roséide fe leve précipitamment ,
 en effuyant fes pleurs. Elle tâche de cacher fon
 trouble. Verville obferve tous fes mouvemens).*



SCENE VIII.

VERVILLE, ROSÉIDE, NELMOUR.

VERVILLE.

EXCUSEZ-MOI, Monsieur, si j'ose vous surprendre.
J'arrive de chez vous, où l'on vient de m'apprendre,
Qu'en ces lieux pour l'instant vous étiez arrêté.
Le zèle m'entraînoit, je n'ai point hésité.

(s'appercevant de l'impatience de Roséide).
Dusse-je être importun....

ROSÉIDE, *(toujours avec le plus grand trouble).*

C'est trop mal me connoître ;
L'époux de mon amie ; avec moi ne peut l'être.

NELMOUR.

L'époux !

VERVILLE, *(embarrassé & à part).*

Me voilà bien !

ROSÉIDE.

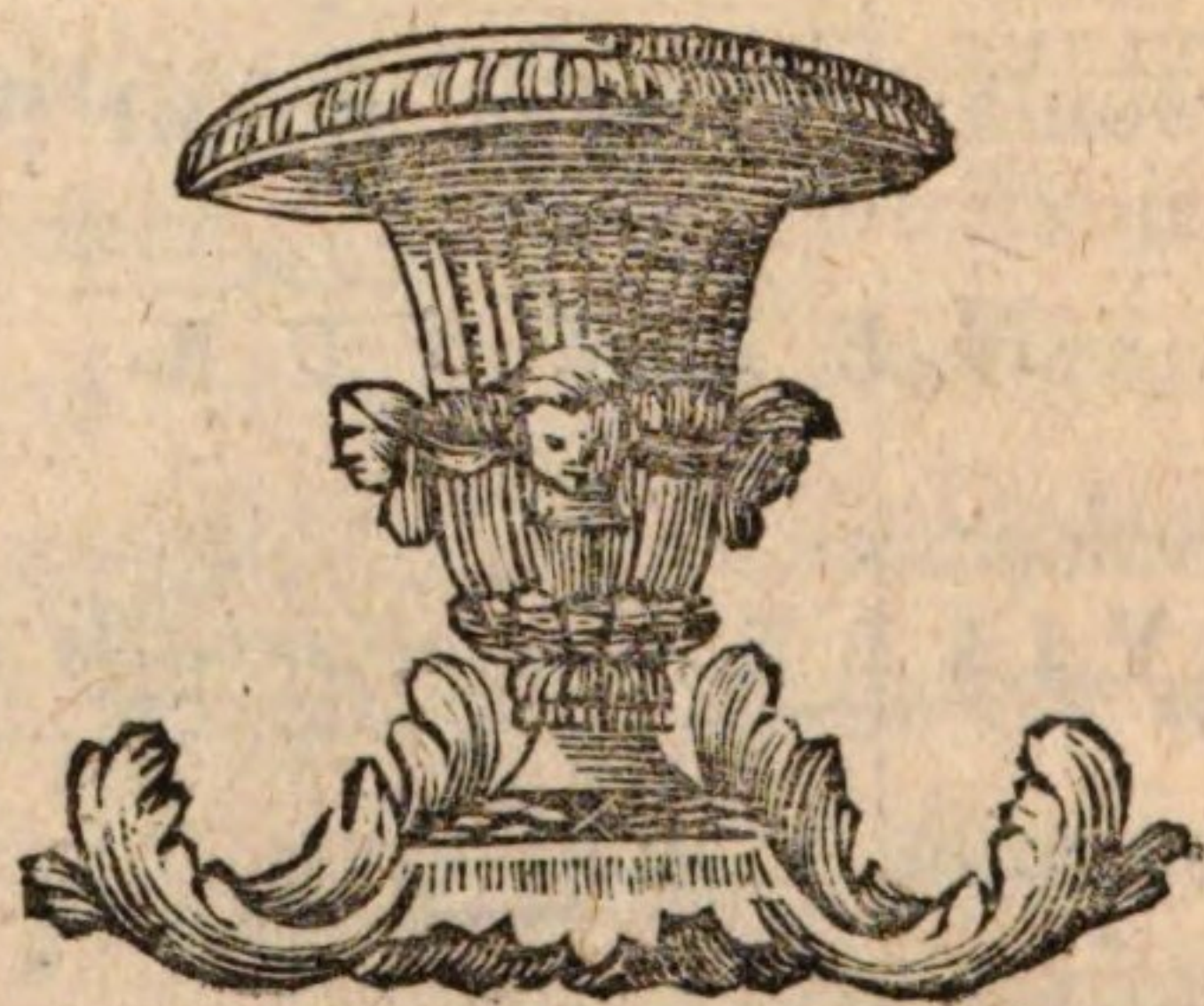
Ce n'est plus un secret,
Quand tout est convenu, l'hymen est presque fait....

C'est qu'ils ont renoué.

V E R V I L L E .

C'est que Mademoiselle ,
En aura cru sans doute un récit infidele.
Je ne le vois que trop , elle n'aura pas su ,
Que d'une & d'autre part , cet hymen est rompu.

ROSÉIDE , (*agitée & d'une voix tremblante*).
Oui, Monsieur, j'ignorois ce que je viens d'entendre,
Et même un tel discours est fait pour me surprendre :
Mais vous cherchiez Nelmour ; il vouloit vous parler,
Je le vois.... Je vous laisse , & ne veux rien troubler.



SCENE IX.

VERVILLE, NELMOUR.

NELMOUR.

(bas).

QUOI! toujours cet hymen! allons, il faut suspendre..

(haut).

Vous sortiez de chez moi, qu'aviez-vous à m'apprendre?

VERVILLE, *(observant s'ils sont seuls).*

Mais.... la feinte est, je crois, inutile entre nous,

En ce moment, Monsieur, on a les yeux sur vous.

Aux plus heureux présens que verse la nature,

Vous savez joindre encor l'étude & la culture.

Toutes ces qualités, si rares maintenant,

Seroient plus en valeur, dans un poste éminent.

Il faut agir, il faut....

NELMOUR.

A mon âge, des brigues!

Me vouer au tracas, à l'ennui des intrigues!

Quoi? sans cesse poursuivre, inquiet, & contraint,

Un but qui fuit toujours, au moment qu'on l'atteint!

Pour cacher de son cœur l'espérance ou la rage,

De traits toujours changeans composer son visage ,
A travers cent rivaux , se frayer un accès ,
Et pâlir du revers , en touchant au succès !
Moi , moi , je descendrois à ces basses menées ,
Par un cœur généreux de tout temps dédaignées !
Non , je méprise trop tant de gens aujourd'hui ,
Qui sont montés si haut , fiers d'un si vil appui !
Je les verrois bientôt affaillir ma vieillesse ;
L'œil de la probité les afflige & les blesse.
On les entend frémir , appeller au secours ,
Dès qu'un homme de bien apparôit dans les Cours.

V E R V I L L E , (*vivement & avec une feinte indignation*).

Oh ! oui , l'allarme est sûre hé bien , à votre place ,
Je les confondtois , moi , par une noble audace.
Eh ! quoi , toujours fléchir ! à chaque pas trouver
Cent fripons dangereux , instruits à tout braver ,
Qui , mêlant les ressorts , les démêlant de même ,
Vont , viennent , sont par-tout ! . . . grace à leur art suprême ,
L'automate , en crédit , qu'on meut à volonté ,
Souvent semble avoir dit ce qu'il a répété.
On l'expose en avant , & l'oracle est derriere.
Il représente enfin , tandis qu'un autre opere.
Rien ne leur est sacré ; les loix sont pour les fors ,

L'impunité pour eux. Leurs regards, leurs propos,
Tout ment, tout est fardé, tout vise à quelque chose;
En attendant qu'on nuise, il faut qu'on en impose:
« Tel vent souffle aujourd'hui; tournons de son côté;
» Il a changé, changeons »; c'est leur mot usité.
Le grand mot!... Cependant tout périt ou s'altère.
On est atteint du mal, que l'on a laissé faire,
Et, dans ces mouvemens, toujours quelque brouillon
Tire à lui la faveur qui suit son tourbillon....
Je m'échauffe, pardon, vous voyez à mon stile,
Que l'indignation aigrit par fois ma bile.
Quelles mœurs! quelles gens!

N E L M O U R.

Il faut, oui, j'en convien,
Que pour les peindre ainsi, vous les connoissiez bien!

V E R V I L L E.

Ah! par-tout ce qu'ils font, ils se font trop connoître.
A l'instant que je parle, ils intriguent, peut-être,
Contre moi, contre vous! & c'est précisément,
Pour cela qu'il faudroit vous contraindre un moment.
Votre talent....

N E L M O U R.

Vieillit.

R O S É I D E,

V E R V I L L E.

Et croît par la vieillesse.

D'ailleurs, puisque l'instant me commande & me presse,

De ce poste il s'agit d'écarter Volfimon,

(avec ironie).

Que l'on vante à l'excès, & de qui le renom....

N E L M O U R.

Arrêtez : ce motif ne pourroit me séduire.

Je le hais, je le dois ; mais sans vouloir lui nuire...

Je rends grace à vos soins. Ça, parlons franchement,

Etes-vous libre, enfin, de tout engagement

Avec d'Ermance ?

V E R V I L L E.

Eh ! mais, en doutez-vous encore...

(suivant Nelmour des yeux en lui parlant).

Il faut pour m'enchaîner des liens que j'adore.

La convenance est froide & feroit mon tourment.

D'ailleurs, vous le savez, j'aime un objet charmant,

Sans titre, sans éclat, sans ce vain étalage,

Qui du bonheur réel est à peine une image.

N E L M O U R.

Hé bien ! puisque l'éclat vous séduit aussi peu,

Ne croyez pas non plus, je vous dois cet aveu,

Qu'abusant d'une ardeur si désintéressée ,
A la seule vertu modestement fixée ,
Dans Roséide ici je veuille vous offrir
Une épouse d'un sang qu'on ait droit de flétrir.
Votre sort peut au sien s'unir en assurance ;
La fatalité seule a caché sa naissance :
Mais, Monsieur, sans m'étendre en discours superflus,
Sans chercher des détours qui me sont inconnus ,
Je voudrois , pour fonder votre juste espérance ,
Que ma pupille & moi , fussions d'intelligence ;
Je ne dois rien forcer : de lui plaire jaloux ,
Avez-vous pressenti qu'elle ait du goût pour vous ?

VERVILLE , (*du ton le plus intéressant*).

Je n'ose l'espérer ; lié par ma promesse ,
Tant que j'eus le dessein d'épouser la Comtesse ,
Sur Roséide à peine ai-je levé les yeux.
J'aurois craint d'abuser de son sort malheureux.
Un seul mot détourné , le moindre aveu , je pense ,
Eut blessé le respect qu'on doit à l'innocence.

N E L M O U R.

Reste donc à savoir quel fera son penchant.

V E R V I L L E.

Rien n'est plus généreux , rien n'est aussi touchant :

Mais que font après tout , les penchans de cet âge ?
Ce n'est pas sur leur foi qu'il faut que l'on s'engage ;
Confus, nés du moment, pleins d'une ardeur qui nuit,
Un caprice les forme , une humeur les détruit.
Comme pour le bonheur on n'en peut rien attendre ,
La jeunesse a besoin qu'on veuille l'en défendre :
Il faut choisir pour elle , avoir de meilleurs yeux ,
Oser la rendre heureuse , en dirigeant ses vœux ,
Et ne point la livrer à cet instinct rebelle ,
Guide souvent funeste , & toujours infidele.
Par exemple , Monsieur , supposons que Dolsé....

N E L M O U R .

Non ; ne supposons rien ; l'exemple est mal placé.
Roséïde , (du moins mon cœur s'en flatte encore)
N'aimera point l'ami du mortel que j'abhorre.
Craignons, quoi qu'il en soit, de contraindre les goûts.
Faites que son estime incline enfin pour vous ,
J'y souscris volontiers ; ma parole est fidele.
Adieu ; dans ce moment , un autre soin m'appelle.
Rien , quoique vous disiez , n'est tel pour le bonheur ,
Que d'être , avant l'hymen , enchaîné par son cœur.

(*il sort*).



SCÈNE X.

VERVILLE, (*seul & avec impatience*).

LE cœur, toujours le cœur! ce n'est pas là mon compte.
Certain rival est là qu'il faut que je surmonte ,
Et j'y réussirai. Roséïde verra ,
Peut-être a déjà vu l'écrit qui le perdra.
Je n'ai pas dû souffrir que sa flamme importune
Vint , avec sa candeur , traverser ma fortune.
Et bientôt....



*SCENE XI.**UN VALET, VERVILLE.**LE VALET.**C*E paquet s'adresse à vous, je croi.*VERVILLE.**Voyons, donne, à moi-même; il suffit, laisse-moi.*

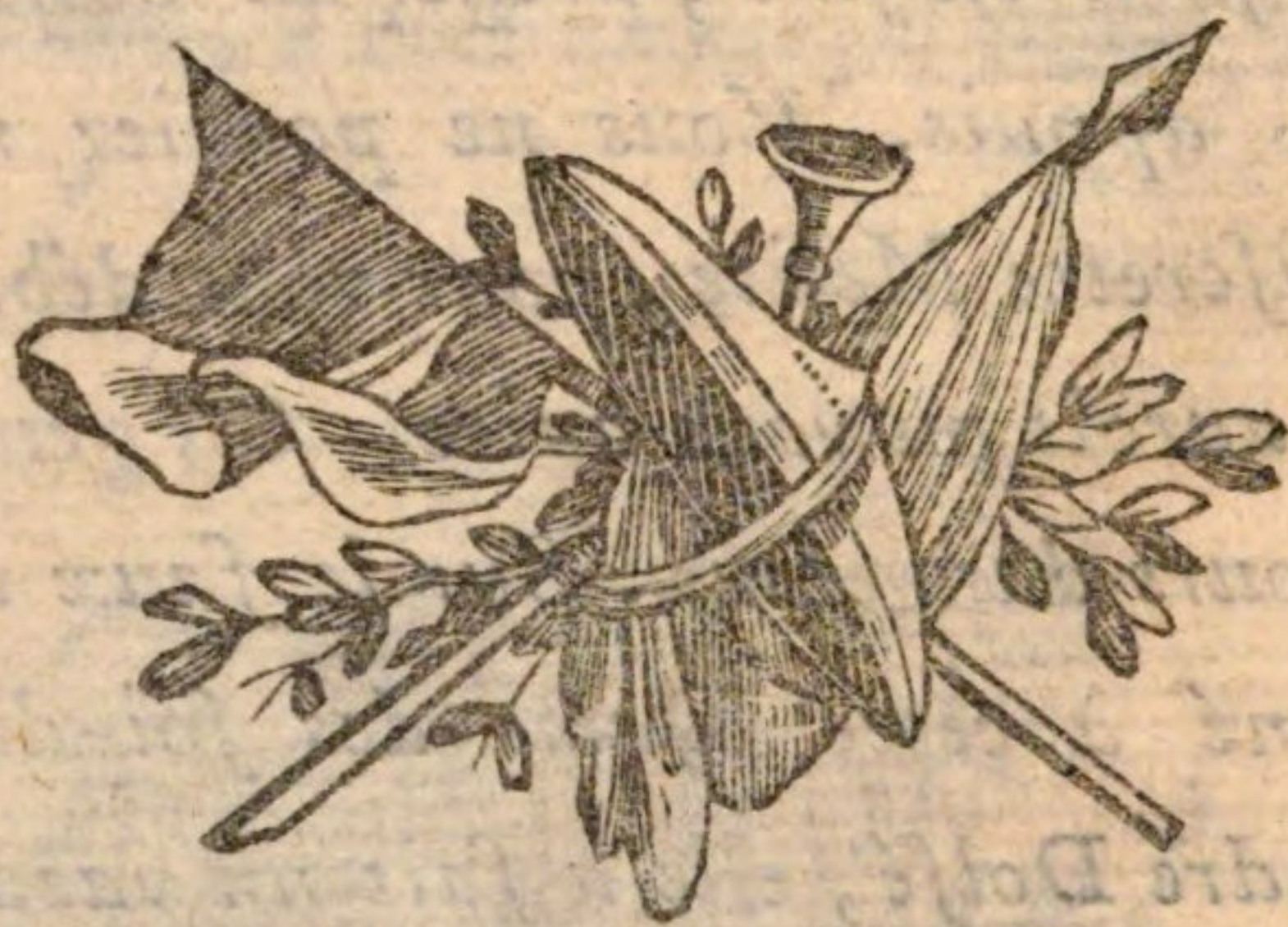
SCENE XII.

VERVILLE, (ouvrant le paquet & lisant).

VOLSIMON vient d'être nommé à la place de Dur-
lis ; mais soyez tranquille , j'ai déjà répandu plus de
cent copies du mémoire que vous aviez fait contre
lui. Quoi qu'il en soit , pressez un mariage qui vous
assure des appuis. Vous ne pouviez mieux choisir
que l'indiscrette Mélite , pour vous débarrasser d'un
rival qui auroit pu vous nuire. Ces gens à sentimens
sont toujours dangereux. Sur le faux avis que vous
avez donné à cette Dame des soi-disans propos
de ce tendre Dolsé, elle a fait un vacarme qui vous
auroit réjoui. Accoutumée à ne dire que des riens ,
elle est si aise d'avoir à parler de quelque chose ,
qu'elle n'a pas perdu un instant. Je sais que déjà
elle a mandé Roséide qu'elle aime , qui a confiance
en elle , & Dieu sait les belles choses qu'elle lui aura
dites pour la détacher de son amant ! Dolsé n'aura
plus d'accès , Nelmour consentira , la petite personne
ne peut vous échapper. Quant à Volsimon , qu'il se
hâte de jouir , son triomphe sera court...

S'il le prolonge au moins , il sera bien habile.
Il occupe un théâtre un tant soit peu mobile ;
On y glisse... aidons y ; pardons le... & dans ce jour,
A presser mon hymen , déterminons Nelmour.

Fin du troisieme Acte.



ACTE

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DUVAL , AUBIN (*qui reste dans la coulisse*).

D U V A L , (*regardant de tous côtés*).

(*à Aubin*).

PERSONNE ne paroît ; entrez , nulle apparence ;
Qu'on vienne nous troubler dans notre conférence.

A U B I N .

Tu paroïs agité ?

D U V A L .

Je le suis en effet ;

Et vous-même à coup sûr n'êtes pas satisfait.

Par ses accès d'humeur mon Maître me fatigue ;

Ce n'est, depuis trois jours, qu'en jurant qu'il intrigue ;

Sur l'heure , il me défend ce qu'il m'a commandé.

Il me mande & me chasse , après m'avoir mandé.

Cela dès le matin , le soir est encor pire.

Je veille pour pester , il veille pour écrire ;

G.

Moi, j'intrigue le jour, tant qu'on veut, avec fruit ;
Mais, en garçon rangé, j'aime à dormir la nuit.

(en confidence à Aubin).

Tenez, il faut parer le coup qui nous menace ;
Et s'assurer au moins un port dans la disgrâce :
Si je m'y connois-bien, tout va de pis en pis ,
Contre nous, en un mot, je crains de forts partis.
Le Marquis verra clair, & la preuve est aisée.
D'Ermance est sur le point d'être désabusée.
Je vois d'ici notre homme abyssmé, confondu ;
Et, si j'ai bien prédit, voilà Duval perdu.

(observant s'ils sont seuls).

Il est un biais à suivre en pareille détresse.
Échapper à Verville, & , trompant son adresse ,
Filer vers Volfimon ! ... feroit-ce si mal vû ?
Quel changement, pour nous, par ce coup imprévû !
Il est certains complots qu'on lui sauroit apprendre ,
Certains pièges cachés dont on peut le défendre.

A U B I N , *(lentement & avec poids).*

Oui ; ce feroit d'ailleurs une bonne action.
N'agissons, cependant, qu'avec réflexion.
Près de notre Intendant, j'ai vû rôder ton maître ;
Il en aura tiré quelque secret, peut-être ,
Avantageux pour lui, pour nous conséquemment,

Ne nous décidons pas si précipitamment.
Prends garde , il ne faut pas se mettre à dos Verville,
Avant que de savoir qu'il nous est inutile.

D U V A L.

Il est, & le fera ; c'est moi qui vous le dis ;
Il ne rencontre plus, que gens bien refroidis.
Notre fidélité devient presque coupable.

A U B I N.

Non pas jusqu'à présent.

D U V A L.

Au moins très-condamnable !
Servir un homme , au fait , qui ne nous mene à rien ,
Qui se perdra , se perd , un mauvais citoyen ,
Et qui gaillardement , si nous le laissons faire ,
Pourroit bien nous laisser mourir sans honoraire !

A U B I N.

C'est une triste fin.

D U V A L.

Qu'il est bon d'éviter !

A U B I N.

Munissons-nous d'abord.

D U V A L.

Puis, reste à déserter.

M'y voilà résolu.

A U B I N.

Comme tu t'émancipes !

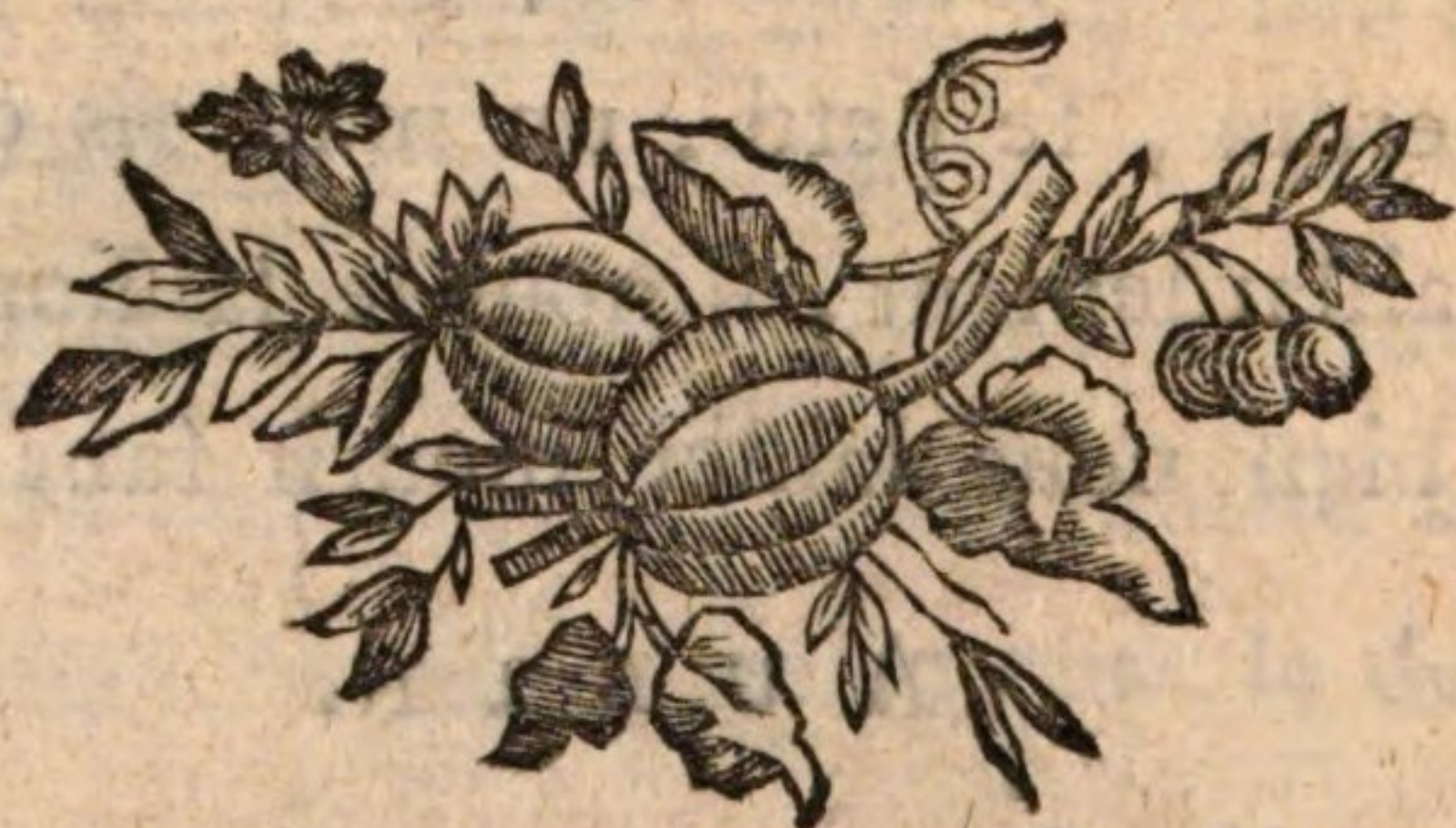
Tu te formes au moins !

D U V A L.

Mais on a des principes.

Je compte, en m'observant, me conduire encor mieux.

Chut : la Comtesse approche, échappons à ses yeux.



SCÈNE II.

D'ERMANCE, ROSÉIDE.

D'ERMANCE.

Voyons, expliquez-vous, qu'est-ce qui vous agite?
Rien ne nous trouble ici.

ROSÉIDE, (*dans la plus grande agitation*).

Je fors de chez Mélite.

Madame, vous savez qu'elle me veut du bien.

Ainsi son cœur ne peut être suspect au mien.

Elle a reçu l'avis que, plus vain qu'il n'est tendre,
En indiscretions Dolfé va se répandre,
Me compromet, me perd, ose s'en faire un jeu,
Se vante de me plaire, & d'en avoir l'aveu.

D'ERMANCE.

Dolfé!

ROSÉIDE.

Lui!

D'ERMANCE.

Vous croyez que son ame hardie
Est capable, avec vous, de tant de perfidie?
Mélite....

R O S É I D E.

C'est quelqu'un plein de zèle pour moi ;
 Qui, dit-elle , a remis ce secret à sa foi.
 Bien plus ; même à Dolfé cet ami s'intéresse ;
 Mais , Madame , à tel point sa conduite le blesse ,
 Que loin de la cacher , loin d'être son appui ,
 Il croit devoir m'instruire & m'armer contre lui.
 Il existe un écrit....

D' E R M A N C E , (*vivement*).

Qui seroit bien utile.
 Vous l'a-t-on laissé ?

R O S É I D E.

Non.

D' E R M A N C E.

J'aurois vû par le stile....

R O S É I D E.

Qu'importe qui ce soit!.. eh ! Verville tantôt ,
 Là-dessus , vaguement , nous jetta quelque mot ,
 Que j'explique à présent , que je craignois d'entendre ;
 Il accusoit Dolfé... moi , j'ai pu le défendre !
 A lui seul mon mépris appartient tout entier.

D'ERMANCE, (*en rêvant*).

S'il pouvoit réussir à se justifier!...

R O S É I D E.

Ciel!... mais non; lorsqu'on est, par le sort, opprimée;

Voilà, ce qu'on éprouve & comme on est aimée!

Pardon... vos yeux ont lu le secret de mon cœur;

Vous y vîtes l'amour, voyez-y la douleur,

Mes regrets, mon penchant, mon trouble insurmontable...

(*se jettant dans les bras de Madame d'Ermance*).

Sur-tout, ce que je souffre à le savoir coupable!

(*en pleurant*).

Comme il fait feindre, ô Ciel!.. ne croyez pas du moins,

Qu'un aveu soit le prix de ses perfides soins.

Il emporte, avec lui, l'assurance éternelle

De ma haine trop juste, hélas! & trop cruelle,

Et, lorsqu'au fond de l'ame, il veut mon déshonneur.

L'ingrat, pour son tourment, rend justice à mon cœur!



SCENE III.

LISE, LES MÊMES.

LISE.

(à d'Ermance).

MADAME.

D'ERMANCE.

Eh bien ?

LISE, *(à d'Ermance).*

Nelmour , avec un front févère ,
Demande à vous voir feule.

ROSEIDE, *(tremblante).*

Eh ! quel est ce Myftère ?

D'ERMANCE.

Comptez fur l'amitié , ne vous allarmez pas.

Je dirai ce qu'il faut ; raffurez-vous.

(d'Ermance & Lise sortent).

SCÈNE IV.

ROSÉIDE, (*seule*).VV
R ÉLAS!

Loïn de me rassurer, je cède à mes allarmes.
Je succombe, & j'ai peine à retenir mes larmes.



S C E N E V.

D O L S É , R O S É I D E .

D O L S É , (*s'approchant par degrés*).**M**ADEMOISELLE...

R O S É I D E .

Dieu!.. quoi, Monsieur, osez-vous?

D O L S É .

Ne puis-je, un seul moment, fléchir votre courroux ?

R O S É I D E .

Ne vous avois-je pas, justement prévenue ,
Interdit mon approche & jusques à ma vue ?
C'est le prix de vos soins, & lui seul vous est dû.

D O L S É .

Quel langage cruel, autant qu'inattendu!

R O S É I D E .

Ce que vous méritez ne doit pas vous surprendre ;
Après tant de noirceur, à tout on doit s'attendre.
Allez, Monsieur, allez, lâche avec cruauté,
Chercher quelque victime à votre vanité,

Troubler des cœurs heureux, vous vanter de leur plaire,
Goûter d'un tel succès la gloire imaginaire,
Et, les sacrifiant à de honteux éclats,
Leur supposer des feux & des torts qu'ils n'ont pas.

D O L S É.

Arrêtez ; moi jouir de ce plaisir coupable !
De cette atrocité mon cœur feroit capable !...
Lui, qui n'osant qu'à peine expliquer son tourment,
Eut toujours moins d'espoir, que de crainte en aimant !

R O S É I D E.

D'un sentiment si pur, vous, éprouver l'ivresse !...
Vous, qui le dégradez, & de qui la bassesse,
Se flattant, se vantant d'avoir fixé mes vœux,
M'ose imputer encor de coupables aveux !
Eh ! vous eussé-je aimé, vous l'eussé-je osé dire,
J'aurois pensé sur vous m'acquérir plus d'empire,
Me faire un droit sacré, respectable & touchant,
D'un secret déposé dans le sein d'un amant.
Mais (vous le savez bien), ma voix, sans nul mystère,
Vous a précisément assuré du contraire,
Et je dois m'applaudir d'avoir jusqu'à ce jour
Su défendre mon cœur des erreurs de l'amour.

Ah ! l'indignation, le dépit, la surprise,
Me rendent immobile, & mon ame indécise...
D'une pareille horreur on a pu m'accuser !
Juste Ciel ! & de vous on me fait mépriser !
D'où peut partir le coup ! quelle audace inouïe,
Osa forger les traits de cette calomnie ?
Je n'y survivrai pas. Quoi ? noircir sans retour,
Le plus pur sentiment du plus fidèle amour !
Moi, moi flétrir les mœurs, accuser la décence,
Troubler le calme heureux, dont jouit l'innocence !
Vous l'avez cru !.. grand Dieu !.. ma conduite pourtant,
Avec vous, jusqu'ici, mon silence constant,
Ces regards, où le cœur parle & se communique,
Que le respect fait taire & qu'un soupir explique,
Ce désordre secret, ce muet embarras,
Que même on veut cacher & qu'on n'affecte pas,
D'un soupçon, dont il faut m'éclaircir le mystère,
A vos yeux auroient dû sauver mon caractère...
Ainsi, c'en est donc fait ? dans mon malheur du moins,
Je croyois quelquefois que l'ardeur de mes soins,
Vous intéresseroit un jour à ma tendresse :
Je me fiois sur-tout à leur délicatesse.
Mes songes s'égaroient dans un doux avenir.

Ah ! cruelle ! est-ce ainsi qu'ils auroient dû finir ?
 Oui, vous me détestez, si vous avez pu croire
 Des rapports aussi faux, une action si noire.
 Que dis-je ? (je ne puis y songer sans frémir)
 Soupçonner mon amour, c'est plus que me haïr.
 C'est m'ôter votre estime. Ah ! ce dernier outrage
 Est affreux pour mon cœur ; il abbat mon courage...
 Redoublez votre haine, & rendez-moi le bien,
 Sans qui le jour, le rang, l'amour même n'est rien.

R O S É I D E.

Vous osez ?....

D O L S É.

J'ose attendre & demander justice.

R O S É I D E.

Vous !

D O L S É, (avec un emportement mêlé de sensibilité).

De qui tenez-vous ce malheureux indice ,
 Qui m'a tout enlevé , par qui j'ai tout perdu ?
 Oui, nommez-m'en l'auteur & qu'il soit confondu !

R O S É I D E, (émue).

Faux ou vrai, cet indice est l'ouvrage du zèle ,
 Et je tais les secrets que l'amitié révèle.

(*avec emportement*). (*du ton le plus tendre*).

Tant d'injustice enfin... dites-les moi; parlez.

Il importe à tous deux qu'ils me soient dévoilés.

Votre gloire en dépend: mes pleurs vous les demandent:

L'équité, la vengeance!.. & l'amour les attendent.

Laissez-moi satisfaire à mon juste courroux,

Et vous prouver qu'au moins j'étois digne de vous.

R O S É I D E.

(*à demi-voix*).

Ciel! mon cœur contre lui cherche en vain sa colère;

Que j'aurois de plaisir à le trouver sincère!

D O L S É.

Je le suis, je le jure, & mes sens déchirés...

Ah! feint-on la douleur, dont ils sont pénétrés?

Vous, dont la vérité forme le caractère,

Est-elle pour moi seul à votre ame étrangère?

Reconnoissez son charme, entendez ses accens,

Ce cri d'un cœur naïf, qui vaut tous les sermens.

Hélas! votre fierté qui m'accable & que j'aime,

M'a donné quelques droits par son courroux lui-même.

Qu'un retour généreux de sensibilité,

Me rende ici l'honneur, que vous m'avez ôté.

Roséïde....

R O S É I D E.

Dolsé!

D O L S É.

Prononcez, ou j'expire.

R O S É I D E.

(à part).

Non; un cœur faux sur moi n'auroit point cet empire...

(haut & avec le regret le plus naïf).

Ah! Dolsé pardonnez à mon emportement;

Le regret que j'en ai suffit à mon tourment.

Un tel soupçon détruit, vous répond bien d'avance;

Que je ne croirai plus à rien qui vous offense.

Oubliez des propos qui vous ont outragé;

Ah! mon cœur, d'après lui, vous auroit mieux jugé.

Que ne le consultois-je?

D O L S É.

Enfin il vous éclaire!

Je chéris à présent ... jusqu'à votre colère!

C'est le gage sacré des plus rares vertus;

Aux yeux de votre amant c'est un charme de plus.

ROSÉIDE.

Ce dernier mot ajoute au regret qui m'anime,
Et pour jamais enfin je vous rends mon estime.

DOLSE.

Ciel!

ROSÉIDE.

Nelmour vient... sortez.

(Dolsé se sauve).

SCENE

SCÈNE VI.

ROSÉIDE, NELMOUR.

NELMOUR, (*furieux*).

Ce trouble, en ces momens,
Peut m'instruire à la fin de vos vrais sentimens.
Quels qu'ils soient, de Dolfé le seul aspect m'irrite ;
Qu'avec soin désormais votre devoir l'évite ;
Un refus vous perdrait. Les plus fortes raisons
Séparent vos destins & les moindres soupçons....

ROSÉIDE.

Écoutez-moi?...

NELMOUR.

De lui je ne veux rien apprendre.
Et suis trop irrité pour pouvoir vous entendre.



SCENE VII.

NELMOUR, (*seul*).

ROSÉIDE & Dolfé! quoi? feroit-il l'objet
Qui mit à mes desseins cet obstacle secret?
Verville à l'instant même (& j'en crois sa prudence)
M'avoit fait avertir de leur intelligence;
Leur trouble à mon aspect me la confirme assez;
A me la bien cacher ils sont intéressés.
Tout m'éclaire; oui, sans doute, en ces lieux Roséïde.
Consulte Volsimon, & sa voix la décide.
Je le vois, c'est Dolfé qu'elle aura préféré....
Et cet outrage encor me feroit préparé!
Volsimon de leurs vœux protégeoit l'insolence!

(ici Volsimon entre).

Volsimon! ce nom seul me révolte & m'offense.
Ma fureur désormais n'a rien à ménager.

(il fait quelques pas pour sortir).

SCENE VIII.

VOLSIMON, NELMOUR.

VOLSIMON, (*l'arrêtant & le ramenant sur la scene*).

C'EST trop longtems, Monsieur, haïr & vous venger.
Moi, pour vous rendre à vous, j'ai promis de tout faire.
Je veux, en m'immolant, fléchir votre ame altière.
Loin de moi cet orgueil, ces vains ménagemens,
Dont la froideur détruit de plus vrais sentimens!
Votre cœur me déteste, & le mien vous estime;
Je paye aux qualités ce tribut légitime.
Dans un sort plus heureux, je vous offre mes soins;
Que je n'osois offrir, lorsque je pouvois moins.
Ma famille y consent, je suis son interprète;
Ses vœux me sont connus, mon cœur vous les répète,
Et voudroit dans le vôtre éteindre ou réprimer
Ces venins, que le tems auroit dû consumer!

NELMOUR.

Le tems! il les nourrit & souvent les enflamme:
A de foibles retours il a fermé mon ame.

H ij

Gardez-vous d'en attendre un trouble passager ;
Pour feindre elle est trop haute, & l'est trop pour changer.

(avec un emportement mêlé de douleur).

Faut-il, vous retraçant la plus noire imposture,
De nos cœurs ulcérés, vous rouvrir la blessure ?
Faut-il vous rappeler ce jeune infortuné,
D'entre les bras d'un pere, à l'échafaud traîné,
Grace à ce Volsimon, dont la lâche furie
Le priva de l'honneur... bien plus cher que la vie !

(plus furieux encore).

Son sang coula fans gloire ! & mon juste courroux
Croît encore aujourd'hui le voir versé par vous !

VOLSIMON, *(d'un ton le plus pathétique).*

Hé bien ! si quelquefois la touchante priere
A su par sa douceur, désarmer la colere ;
C'est elle dont ma voix ose emprunter l'accent,
L'abandon courageux, le trouble intéressant.
D'un seul, faut-il sur tous poursuivre encor le crime ?
Nous le défavouons, en pleurant la victime.
C'est moi qui vous le jure, au nom de tous les miens.
Oui, péricule le jour qui brisa nos liens,
Et transmet à nos cœurs ces haines successives,
Qui, même en vieillissant, semblent encor plus vives !

Le point d'honneur , longtems , fut les entretenir ,
Mais l'honneur y répugne , & veut les voir finir.
Nelmour , c'est trop souffrir un si cruel supplice.
Quel plus dur châtiment pourroit avoir le vice ?
Tandis que les méchans sont divisés entr'eux ,
Réunissons du moins les mortels vertueux ;
De leurs ressentimens calmons l'ardente ivresse.
L'orgueil est implacable , & voilà sa foiblesse.
Plus élevés , plus fiers , par eux-mêmes soumis ,
Les cœurs nobles & vrais , sont faits pour être amis.

N E L M O U R.

Le mien en ce moment frémit de vous entendre.
Nous réunir ! qui ? nous ! est-ce à vous d'y prétendre ?
Epargnez-vous , Monsieur , ces dangereux éclats.
Mon sang déjà s'allume , & je ne réponds pas !...
Un sentiment profond se mêle au caractère ;
Nul frein ne le retient , nul pouvoir ne l'altère ,
Et , s'il faut l'affermir par un serment nouveau ,
Je veux qu'avec moi-même , il s'enferme au tombeau.

V O L S I M O N.

Quel souhait ! quel serment !.. non , cédant à mes larmes ,
De la concorde encor vous sentirez les charmes ;
Vous sentirez mourir ce trouble douloureux ,

Ce tourment de hair , qui vous rend malheureux.
 La douceur du pardon, ce calme qu'il nous laisse,
 Embellira, pour vous, les jours de la vieillesse.
 Ce prix vous attendoit au terme de vos ans.
 Vous vivrez pour aimer... & vivrez plus longtems!
 Ah! laissez cet espoir à mon ame charmée,
 Et joignez votre main à ma main défarmée.

N E L M O U R.

La main d'un Volsimon! jamais!

V O L S I M O N.

Qu'entends-je? hélas!
 Le repoufferez-vous, lorsqu'il vous tend les bras?

N E L M O U R.

Un ressentiment juste a droit d'être inflexible.
 Le pallier est vil, l'oublier, impossible.
 Votre conduite est noble, & ne peut m'entraîner;
 J'ai vécu sans fléchir, & meurs sans pardonner.

V O L S I M O N.

Nelmour!.. he bien! ufons de mon arme derniere...

(à part).

Que dis-je? je mettrois le comble à sa colere;

(haut & arrêtant Nelmour).

Et perdrois... Ecoutez?... au nom de tous les nœuds,

De tous les sentimens, qui sont chers à tous deux!..

(à un mouvement de Nelmour qu'il repousse avec rage).

Ciel! devois-je m'attendre à tant de violence?

Le bonheur vous échappe... il vaut bien la vengeance.

N E L M O U R.

Je fais ce que je dois.

V O L S I M O N, (avec un cri de douleur).

Vous ne le croyez pas.

J'en appelle à votre ame, & je vois ses combats.

N E L M O U R.

Moi, j'atteste l'honneur, & l'équité sévère;

Qu'en ses impressions cette ame persévère...

(hors de lui).

C'est trop: séparons-nous. Rompons cet entretien;

Cruel pour votre cœur, odieux pour le mien,

Ne suivez point mes pas....

(il sort).

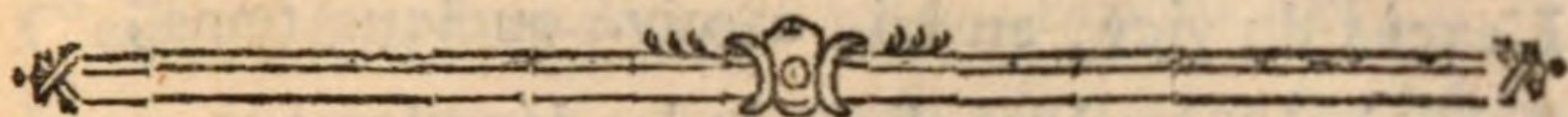
H i

Quelle rage inhumaine !

N'importe, il faut la vaincre & t'arracher ta haine ;
L'équité, la raison, la nature, l'honneur,
Réduiront ton orgueil, & te rendront un cœur.

Fin du quatrieme Aëte.





ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

D'ERMANCE, LISE.

D'ERMANCE, (*très-agitée*).

Ô L me tarde déjà de pouvoir le confondre,
Et de voir, devant moi, ce qu'il pourra répondre :
Vient-il ?

LISE.

Oui.

D'ERMANCE.

Dieu ? quel monstre !

LISE.

Hem ? vous l'avois-je dit ?

D'ERMANCE, (*très-vivement*).

Nelmour est furieux, c'est lui seul qui l'aigrit !
Sa main attire encore une haine funeste ;
C'est à moi qu'il doit tout, & c'est moi qu'il déteste !

L'excès du vice , en lui , captivé quelque tems ,
 Perce à travers le masque & les déguisemens.
 D'une autre ruse infâme autant qu'inattendue ,
 Par son trouble & ses pleurs, Dolfé m'a convaincue.
 Les projets de Verville, approuvés du Marquis,
 L'hymen de Roséïde , à ce fourbe promis ,
 Il fait tout ; son amante heureusement l'ignore.
 Rien ne l'arrête , il cherche un rival qu'il abhorre.
 C'est lui qui l'accusoit d'un mensonge odieux ,
 Qui , dégradant son cœur , en deshonoroit deux !

L I S E.

Trahir jusqu'à Dolfé ! quelle horreur ! le perfide !

D' E R M A N C E.

Il disputoit ainsi la main de Roséïde.....
 Life , tantôt Nelmour m'a demandée....

L I S E.

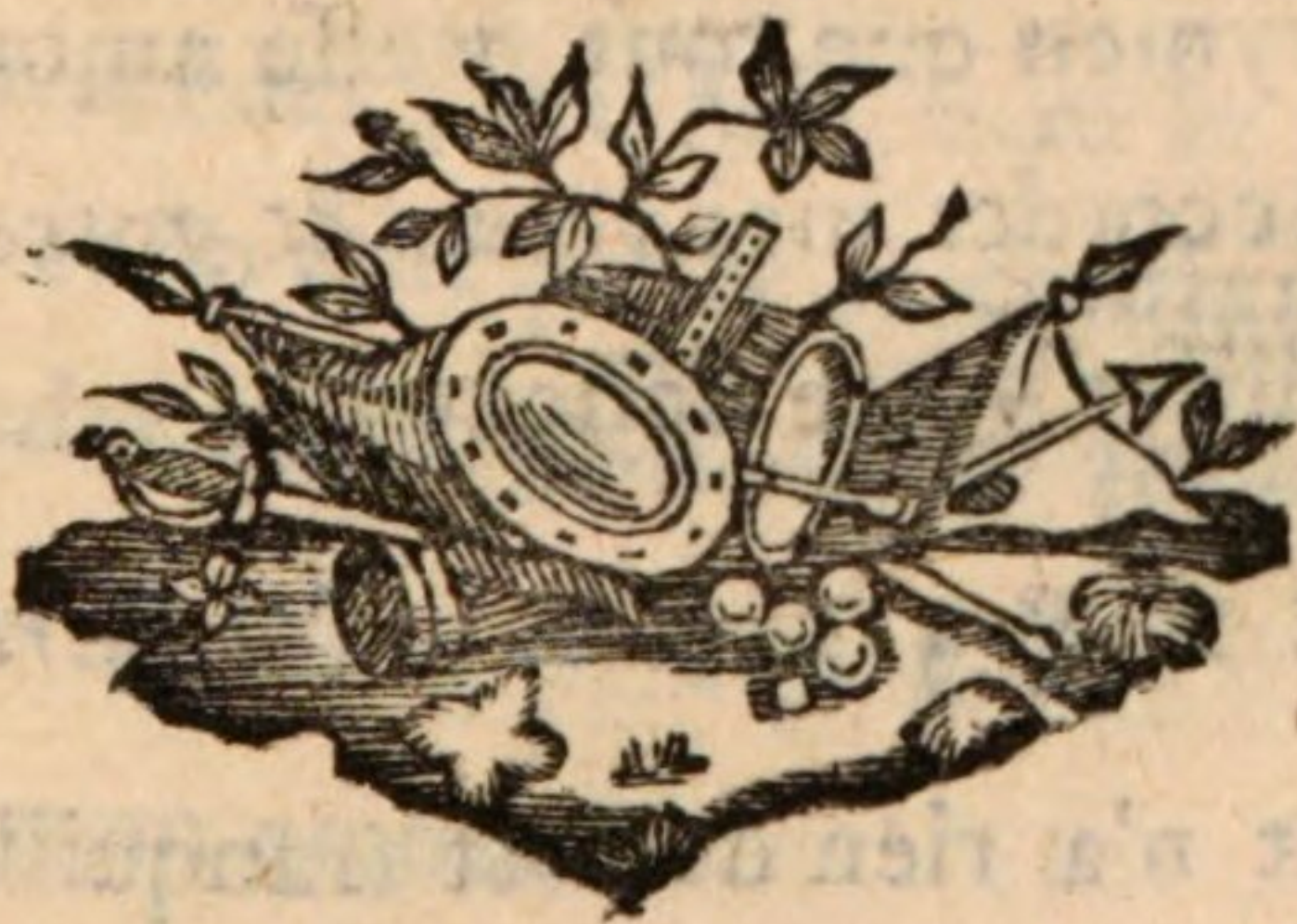
Hé bien ?

Vous l'aurez instruit ?

D' E R M A N C E.

Non. Il n'est instruit de rien.
 Tout ce que j'ai pu dire , en m'expliquant à peine ,
 C'est que je renonçois à l'hymen , à sa chaîne !...

C'est un égard encor que je ne conçois pas ,
Et mon courroux..... mais non ; réprimons ses éclats.
Puisque je me condamne à souffrir sa présence ,
Je veux tranquillement jouir de ma vengeance ,
Lui faire jusqu'au bout , développer son cœur.
Il est permis de feindre avec un imposteur.
Toi , cherche Volsimon. S'il peut ici se rendre ,
Vas , dis lui qu'il se hâte , & que je vais l'attendre.
Ah ! mon cœur , d'un tel coup à peine r'affermi ,
Demande à respirer dans le sein d'un ami.
On vient , fors.



*S C E N E I I.**D'ERMANCE, VERVILLE.**D'ERMANCE, (renfermant sa colere & son dépit).**J'ATTENDOIS avec impatience.**Cet entretien, Verville, est de quelque importance.**V E R V I L L E.**Me voilà prêt. Parlez.**D' E R M A N C E.**J'ai voulu jusqu'ici,**Eloigner un hymen que tout presse aujourd'hui;**Il est tems d'accorder mes vœux & votre ivresse,**Et de tranquilliser votre délicatesse.**V E R V I L L E, (à part).**Mais ce début n'a rien de fort tranquillisant.**(haut).**Cet offre me ravit, rien n'est plus séduisant.**D' E R M A N C E.**Puisqu'elle vous inspire une joie aussi pure,**L'hymen, sans plus tarder, peut ce soir se conclure.*

VERVILLE.

Ce scir ?

D' E R M A N C E.

Décidément.... je ne veux plus, Monsieur,
Par de nouveaux délais affliger votre cœur;
Je fais trop à quel point ce cœur est susceptible.

VERVILLE.

Il est à vos bontés extrêmement sensible.

D' E R M A N C E.

Vous les acceptez donc ?

VERVILLE.

(à part).

Madame.... je suis pris.

D' E R M A N C E.

De tous vos procédés, tel doit être le prix,
Et le bonheur enfin doit payer la constance.
Vous ne répondez rien ? quoi, votre amour balance ?

VERVILLE.

Ce n'est point mon amour.

D' E R M A N C E.

Je le crois.

VERVILLE.

Seulement,

J'oserois hésiter sur le choix du moment.

Plus qu'en ami , je fais que Volfimon vous aime...

(d'un mouvement de surprise que fait la Comtesse).

Eh ! ne feroit-il pas d'une rigueur extrême ,

De troubler à l'envi l'instant de sa faveur ,

En le rendant soudain témoin de mon bonheur ?

Tenez , l'ame y répugne ; & , quoique je desire

De hâter un hymen , où je vous vois soucrire ,

Puisqu'avec vous mon cœur ne court aucun hazard ,

Serois-je moins heureux , pour l'être un peu plus tard ?

Croyez-moi , différons.

D' E R M A N C E .

Cet effort est unique ,

Et votre ame , Verville , est vraiment héroïque.

V E R V I L L E .

La vôtre , à ces traits là , m'a trop accoutumé.

On pense ainsi , de vous lorsque l'on est aimé ,

Lorsqu'on a votre exemple.....

D' E R M A N C E .

Ah ! c'en est trop , perfide !

J'ai donc lu dans ce cœur , je fais quel est son guide !

Vas , tu peux t'épargner ces indignes détours ;

Tout , ici , te dévoile , & dément tes discours.

Aubin que tu payois, & ton valet lui-même,
T'abandonnent tous deux à ta bassesse extrême.
Ainsi donc, tes pareils, déchus de leurs desseins,
Tombent à la merci des derniers des humains,
Et c'est, malgré la fourbe, avec l'audace unie,
Par ses propres agens, que l'intrigue est punie !

VERVILLE, (*avec sang froid*).

Daignez, pour vous calmer, réfléchir un moment.
Comtesse, un mot répond à cet emportement.
Je vois qu'on m'a noirci, la preuve en est facile,
Et dans votre ame encore, il me reste un asyle.

D' É R M A N C E.

Va, ce crédule cœur ne fera plus déçu.
Tes complots, tes amours, ton hymen, tout est su ;
Oui, tout ; je ne crains plus ta rampante souplesse ;
N'espère pas vers toi ramener ma foiblesse.
Déjà, pour me venger, tout conspire avec moi ;
Ta confusion perce, & paroît malgré toi.
Tournant contre toi-même, & ta ruse & tes brigues,
La probité tranquille a vaincu tes intrigues....
Fais-toi justice enfin, rougis, & désormais
Rentre dans ton néant, pour n'en sortir jamais.

VERVILLE, (*avec la plus extrême audace*).

Hé bien, Madame, hé bien, puisque rien ne m'excuse,

Que , sans rien écouter , votre courroux m'accuse ,
Vous même m'exemptez de ce juste devoir ,
Dont on pallie, au moins, les torts qu'on veut avoir....
Connoissez donc enfin , mon ame toute entiere !
Oui, j'abjure un amour , qui bernoit ma carrière ,
Et recherche un hymen , utile à mes desseins.
Le sort en est jetté , je remplis mes destins.
Sauf le respect que j'ai pour les amans fidèles ,
On ne s'immole plus aux ardeurs éternelles.
A quoi bon , s'il vous plaît , les sentimens contrainsts ?
L'ardente ambition ne connoît aucuns freins.
Souvent un grand Seigneur , dont un commis se joue ,
S'abandonne au courant ; s'il n'intrigue , il échoue.
Pour soutenir son rang , il y va déroger ,
Et , comme ses valets , il se fait protéger !
Tous les moyens sont bons.... l'adresse est légitime.
Qui l'emporte a raison ; tant pis pour la victime.
Moi , dans cette dérouté , ou ce choc des esprits ,
Je prétends , comme un autre , arracher mon débris.
Crainte , reproche , foi , conscience , tout cède
A cette ambition , dont la soif me possède.
L'estime est un bien , soit , j'y consens : au surplus ,
Qui l'usurpe , en jouit , & c'est un art de plus.

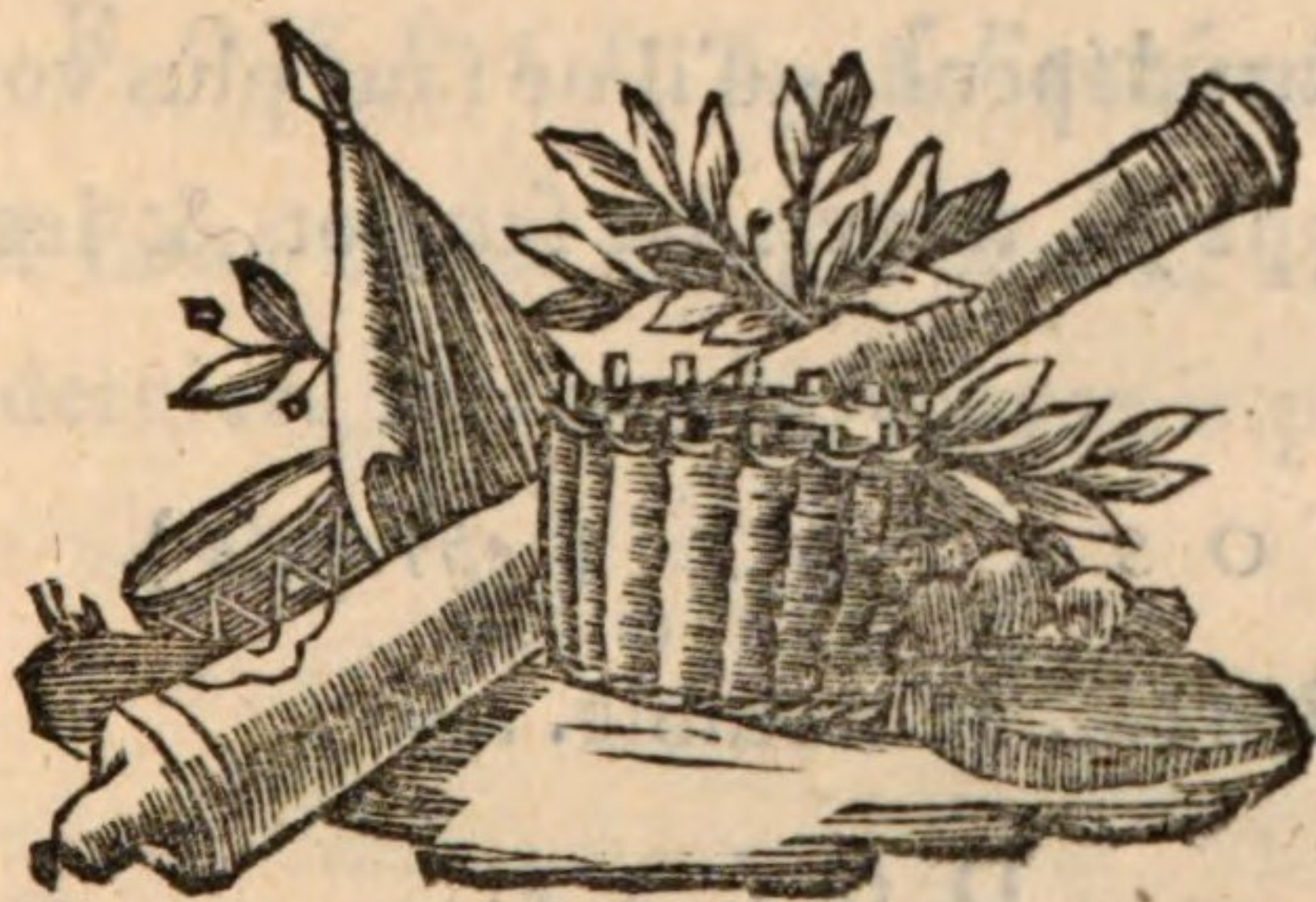
(*Il sort*).

SCENE

SCENE III.

D' E R M A N C E (*seule*).

QUEL caractère affreux ! que je me félicite
De connoître ce cœur qui m'avoit trop séduite !
Rejoignons Roséide , & craignons qu'à ses yeux
Dolfé , révélant tout... mais les voici tous deux.



SCENE IV.

D'ERMANCE, ROSÉIDE, DOLSÉ, (*dans la plus grande agitation*).

ROSÉIDE, (*se jettant dans les bras de d'Ermance*).

AH! laissez-moi, fuyez.

D O L S É, (*hors de lui*).

Non; sachez un mystère,
Dont votre sort dépend, qu'il ne faut plus vous taire,
Qui m'échappe, à travers les sanglots & les pleurs:
Verville....

R O S É I D E, (*effrayée*).

Hé bien?.... Je tremble....

D O L S É.

O comble des horreurs!...
Ce monstre! il vous épouse!

R O S É I D E, (*le repoussant*).

Ah! grand Dieu! quel outrage!
Osez-vous?....

D O L S É.

Oui.... voyez, de douleur & de rage

Expirer à vos pieds, un mortel malheureux....

R O S É I D E.

Nelmour pourroit former ces détestables nœuds,
Livrer au désespoir tous les jours de ma vie!...
Est-il mon bienfaiteur, lorsqu'il me sacrifie?

D O L S É, (*hors de lui*).

Il n'aura pas encor longtems à s'en flatter.

Il faut....

R O S É I D E, (*l'arrêtant*).

Il faut, cruel, me plaindre & m'écouter.
C'est la dernière fois que je vous vois peut-être...

D O L S É.

Quoi?

R O S É I D E, (*du ton le plus noble*).

Lisez dans mon ame, & sachez la connoître.
Menace, offre, douceur, sur moi, tout seroit vain.
De Verville à jamais je rejette la main.
Nelmour m'a déclaré, m'a juré que ma vie
A vous, dans aucun temps, ne pourroit être unie.
Je subis son arrêt, & brave son courroux:
Au moment qu'il vous perd, mon cœur se donne à vous.

D O L S É , (*avec l'excès de la surprise & de la joie*).

Grand Dieu ! qu'ai-je entendu ?

R O S É I D E .

Ce que je peux vous dire ;
Le triste & dernier cri de ce cœur qu'on déchire.
Oui, l'on va pour jamais ensevelir mes vœux ,
Et mes premiers soupirs sont d'éternels adieux.

D O L S É , (*ne se possédant plus*).

Quoi, d'un pouvoir injuste il vous faudroit dépendre !...
Non, croyez-en l'amour, il saura vous défendre.
Objet cher & charmant, laissez-moi vous servir ,
Et rendre à lui ce cœur que l'on veut asservir.
C'est à moi de veiller sur votre destinée.
Etiez-vous faite , hélas ! pour être infortunée ? ...
Vous ne le ferez plus... Goûtant un fort plus doux,
Dans le plus tendre amant , acceptez un époux.

R O S É I D E , (*tremblante*).

Renfermez... étouffez ce transport téméraire.

D' E R M A N C E .

Nelmour vient... votre vue aigriroit sa colere :
Sortez ? ...

D O L S É.

Moi!...

R O S É I D E.

Je le veux... je vous l'ordonne...

D O L S É.

Hélas!

R O S É I D E, (à d'Ermançe).

Madame, par pitié, ne l'abandonnez pas.

*(Il sort avec d'Ermançe, sans être apperçu
de Nelmour, qui entre par le côté opposé).*

S C E N E V.

N E L M O U R , R O S É I D E .

N E L M O U R .

R O S É I D E écoutez sur le point de me suivre,
Quel est donc le chagrin où votre cœur se livre ?
Je ne menace plus si le don d'un époux ,
Si ma fortune entière a quelque droit sur vous ,
Ne me résistez pas : c'est moi qui sollicite ;
Mon cœur vous devra tout , & c'est lui qui s'acquitte .

R O S É I D E , (*avec le plus grand trouble*) .

Ah ! puissiez-vous sentir ce qu'il m'en va coûter ,
Pour vous défobéir , & pour vous résister !
Que vos rigueurs pour moi seroient bien moins à craindre !
N'importe , j'aime mieux déplaire encor que feindre .
Ah ! pourrois-je , écoutant des vœux irrésolus ,
Donner , promettre un cœur qui ne m'appartient plus ?
A vos nobles secours ma tendresse est bien dûe ;
Mais qu'à mon premier sort je sois enfin rendue !
Une humble obscurité , sa tranquille douceur ,
Convient à mes destins , & sur-tout à mon cœur .

Laissez-moi dévorer des larmes trop amères,
Que pourront adoucir des lieux plus solitaires.
Traînant, loin des regards, mes jours abandonnés,
Je ne me plaindrai point, si vous me pardonnez.

N E L M O U R.

*(la serrant contre son sein, & retenant à
peine ses larmes).*

Pourquoi vous imposer cet exil volontaire ?

Moi, vous abandonner, quand je veux vous soustraire
Même aux moindres soucis d'un état incertain !

Lorsque je vous recueille à jamais dans mon sein !....

R O S É I D E.

Protecteur généreux.....

N E L M O U R, *(après un silence).*

Ah ! s'il se pouvoit faire....

Si vous pouviez aimer celui que je préfère....

Si Verville....

R O S É I D E, *(avec indignation).*

Arrêtez ! Eh ! par quels nœuds cruels,

Prétendez-vous m'unir au dernier des mortels ?

Lui, de qui la coupable & lâche perfidie,

A pu troubler le cœur de ma plus tendre amie,

D'un être intéressant, noble, sensible & doux,

A qui , dans mon malheur , je dois tout après vous !
Moi , donner ce rival au digne objet que j'aime !
Connoissez mieux Verville , & frémissez vous-même.

N E L M O U R , (*avec la colere la plus violente*).

Mon cœur de vos motifs n'est que trop éclairci,
Et le seul Volfimon vous fait parler ainsi :
Mais ne vous flattez pas , m'entraînant dans le piège ,
Que vous soyez jamais à celui qu'il protège.
Vous dépendez de moi , de mes seules bontés ;
Vos vœux , encor un coup , sont trop précipités ,
Et si , bravant les miens , vous armez ma colere ,
Des ordres vont enfin remplacer la priere.

R O S É I D E .

Des ordres ! sous leur joug , rien ne doit m'enchaîner.
(*avec la plus grande sensibilité*).
Hélas ! j'ai perdu ceux qui pouvoient m'en donner !...
Non , Monsieur , vous n'avez sur ma triste existence ,
Que les droits si sacrés de la reconnoissance.
Ah ! réclamez-les tous , vous ne pourrez jamais
Me réduire au malheur de haïr vos bienfaits ;
Leur image toujours est présente à mon ame ,
L'amitié les y grave , & leur foumet ma flamme ,
Et Roséide enfin , jusqu'aux derniers momens ,

Saura vous immoler ses plus chers sentimens.
Je n'examine pas, quand le devoir me lie,
Quel charme ils auroient pu répandre sur ma vie,
Et mes vœux, quels qu'ils soient.

N E L M O U R , (*hors de lui*).

Il faut les abjurer ;

De d'Ermance, à l'instant, il faut vous séparer.

Dans votre entêtement, je reconnois vos guides,

Volsimon, que je hais, & ses conseils perfides ;

Cet indice, pour moi, doit être une leçon.

Suivez-moi, je le veux, quittons cette maison....



*SCENE VI.**VOLSIMON, LES MÊMES.**VOLSIMON, (les séparant).**(à Roséide).*

NON, demeurez, Nelmour... On a su le séduire.
Un fourbe l'abusoit, c'est moi qui viens l'instruire.
Je ne le quitte plus que mon effort heureux,
Faisant tomber le voile épaissi sur ses yeux,
N'ait éteint dans son cœur, à la gloire fidelle,
De l'animosité la dernière étincelle.
Implorer, supplier, ne me coûtera rien;
Je mets tout mon orgueil à triompher du sien.

NELMOUR, (du ton le plus farouche).

Contre tous vos efforts mon ame est endurcie.
Tant d'héroïsme pèse aux cœurs qu'il humilie!

VOLSIMON, (avec la dernière véhémence).

Humilié! qui, vous, Nelmour! quand, de nous deux,
Je tente, le premier, un pas si dangereux!
Aux risques d'un refus, quand c'est moi qui m'expose!
Lorsque c'est un triomphe enfin qu'on vous propose!...
Vous le remporterez! je l'attends, je le veux;

Votre cœur est sensible , il fera généreux.
Il entendra l'honneur , l'équité qui murmure ,
La voix du sentiment , le cri de la nature !....
Ce trouble me le dit ; je le vois , je le sens.
Il paroît dans vos yeux , il maîtrise vos sens....

(*à Roséïde*).

Roséïde !... approchez.... nous vaincrons sa colere !
Sur votre sort , enfin , tout veut qu'on vous éclaire !

(*Il lui remet un billet*).

Lisez.

R O S É I D E , (*lisant les derniers mots*).

« Apprends , au moins , à qui tu dois le jour.
» Ta Mere infortunée est Fille de Nelmour ,
» Femme de Volsimon ».

NELMOUR , (*arrachant le billet & le lisant*).

Se peut-il ?

R O S É I D E , (*se précipitant*).

Ah ! mon Pere !....

Que je fois le lien d'une paix aussi chere !

V O L S I M O N .

Barbare ! vois les pleurs dont nos yeux sont noyés !
Ma Nièce , unissons-nous , & tombons à ses pieds.

Qui? vous, à mes genoux!

V O L S I M O N .

J'y reste, & vous implore.

R O S É I D E , (*en larmes*).

Ne nous repoussez pas, pourriez-vous bien encore !...

(*à Volsimon*).

Quels objets! ... laissez-moi... levez-vous...

V O L S I M O N .

Non cruel!

R O S É I D E , (*en sanglotant*).

Ouvrez-nous votre sein. Que ce cœur paternel!...

N E L M O U R , (*à part*).

A l'aspect de ses pleurs, ma force m'abandonne.

Quel est ce sentiment, ce charme qui m'étonne!

(*haut, & serrant Roséïde dans ses bras*).

Roséïde!... hé bien, oui, ton sort est décidé!

On m'arrache un secret que ma haine eut gardé....

Je ne résiste plus, viens, fers-toi de tes armes;

Cache-toi dans mon sein, & vois couler mes larmes!

(*après le plus violent effort*).

Volsimon!... je me rends, & vous m'avez dompté.

Oui, tant de grandeur d'ame a foumis ma fierté.

(*après un silence*).

Il semble , tout-à-coup , que mon cœur se repose :

La haine qu'il abjure est un poids qu'i dépose !

Je retrouve un ami , reconnois un parent ,

(*montrant Roséide*).

Je le jure en vos bras , & voilà mon garant.

(*Il réunit Volsimon & Roséide dans ses embrassemens*).

V O L S I M O N.

A sa félicité mon cœur ne peut suffire.

Dolfé, d'Ermance... il faut.... les voici !

R O S É I D E, (*allant se jetter dans les bras de d'Ermance*).

Je respire.



SCENE VII.

D'ERMANCE, DOLSÉ, LES MÊMES.

D O L S É, (*transporté de joie*).

VERVILLE est arrêté, notre espoir est rempli ;
Nous sommes tous vengés, le perfide est puni !

N E L M O U R.

Verville, dites-vous ?

V O L S I M O N.

Il a sa récompense.

Tout contre lui dépose & sert trop ma vengeance.
L'ordre seul de la Cour pourroit vous éclairer ;
Mais je tiens vingt garans, que je vais vous livrer ;
C'est une ame à qui tout paroïssoit légitime ,
Et l'intrigue en défaut, l'alloit conduire au crime.....
Vous connoissez Dolsé, l'éclat de sa Maison ;
Ses sentimens, Monsieur, répondent à son nom ;
J'ai, dans ce moment-ci, l'aveu de sa famille,
Et cet époux, je crois, convient à votre fille.

(*Il lui présente les deux amans*).

N E L M O U R.

Hé bien, qu'ils soient unis....

V O L S I M O N.

Allons, & que ce jour;
Signale l'amitié, la clémence, & l'amour!

Fin du cinquieme & dernier Acte.

J'AI lu, par ordre de Monsieur le Lieutenant-Général de Police;
ROSÉIDE ou L'INTRIGANT, Comédie en cinq Actes, & je
n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher la représentation
ni l'impression. A Paris, le 24 Septembre 1779.

S U A R D.

Vu l'Approbation. Permis de représenter & imprimer. A Paris;
ce 24 Septembre 1779. LE NOIR.

De l'Imprimerie de GRANGÉ, rue de la Parcheminerie.

E R R A T A.

Page 8, lig. 15, au lieu de jusqu'au dernier degré, lisez, presqu'au dernier degré.

Page 24, lig. 9, au lieu de ce sont ceux qui vous parlent toujours, lisez, ce sont eux.

ÉPITRE

A MON MÉDECIN.

IL est parmi nous des Docteurs,
 Fourrés d'ignorance & d'hermine,
 Grands bavards, petits guérisseurs,
 Sganarelles en Médecine,
 Et tuant ici comme ailleurs;
 C'est là le fin de la doctrine.
 Ils saignent, purgent tant qu'on veut,
 Ainsi le prescrit la routine;
 Pour le mal, l'enleve qui peut;
 Et qui peut aussi le devine....

VEUILLE me garder le destin
 De leurs ordonnances hardies!
 Fait de la sorte, un Médecin
 Vaut à lui seul trois maladies.
 Ce n'est point à de telles gens,
 Moi qui digere avec paresse,
 Que pour me distraire, j'adresse
 Mes petits vers Convalescens.
 J'envoie au hazard ces Boutades,
 Qu'en s'égarant ma plume écrit,
 Au Philosophe qui guérit
 L'ame & l'esprit de ses malades;

A toi, Damon, dont l'entretien
N'est point cette loquelle ingrate,
Dont les grands mots sont le soutien;
A toi, dont l'aspect seul me flatte,
Qui fais des fleurs de Lucien,
Orner le bonnet d'Hippocrate,
Et qui, toujours pour notre bien,
Mêlant l'étude avec la grace,
Crois, en dépit de Galien,
Que tous ses juleps ne sont rien
Auprès du falerne d'Horace.

DANS l'homme foible & malheureux,
Tu fais trop quel nœud sympathique
Attache un moral vapoureux
Aux défaillances du physique.

DÉJÀ, perdant de jour en jour;
Jusqu'à l'instinct de l'existence,
Jettant un œil d'indifférence,
Sur tous les objets d'alentour,
Je vivois avec nonchalance,
Hélas!... & presque sans amour!
Semblable à la plante, peut-être,
Qui sent de ses rameaux flétris,
La fève active disparoître,
Et va bientôt de ses débris,
Couvrir le sol qui l'a vû naître:
En vain mon esprit épuisé,
Perdu dans les langueurs souffrantes
D'un être désorganisé,

Accusoit le choc opposé
De mille humeurs belligérantes,
Dont l'équilibre étoit brisé.

BIENFAITRICE de notre monde,
Quand la nuit invite au repos,
Par sa tranquillité profonde ;
Pour moi, sa main étoit féconde
En ciprès bien plus qu'en pavots.
Aux visions abandonnée,
Ma tête, en son délire affreux,
Fuyoit, par son poids entraînée,
Jusques au duvet douloureux
Dont elle étoit importunée.
Un spectre, échappé des Enfers,
Et fait pour lutiner des ombres,
Lançoit sur moi les éclairs sombres
De ses cent yeux toujours ouverts ;
Ou, si de ce monstre inflexible,
Qui retient seul le vol du tems,
J'arrachois quelques courts instans
D'un sommeil plaintif & pénible ;
Armés d'un fer ou d'un flambeau,
Soudain mille songes funébres,
Confusément de mon cerveau,
Peuploient le vuide & les ténébres.
J'errois dans des antres profonds ;
Des Cieux, j'allois toucher la cîme ;
Par-tout ces argus vagabonds,
Voyageoient par sauts & par bonds,

Sans jamais lâcher leur victime ;
Ils me transportoient sur des monts ,
Pour me jeter dans un abyfme.

DE ces noirs objets entouré ,
Je n'appercevois plus qu'à peine ,
Dans un lointain décoloré ,
L'erreur , magique fouveraine ,
Dont je fus longtems enivré ;
La gloire , attrayante Sirene ,
Que dans mon printems j'adorai ,
Les couronnes de Melpomene ,
De Vénus le Myrte facré ,
Parmi les pampres de Silene ,
L'aveugle & folâtre defir ,
Sans frein , fans confeil & fans guide ,
Sous le bandeau d'un Dieu perfide ,
Courant dans les bras du plaifir ;
Et tous ces jeux , aimable troupe ,
Qui voguait vers d'heureux féjours
Avec tous les zéphirs en poupe ,
Et déployoit fur fa chaloupe ,
La banderolle des Amours.

C'EST alors qu'un Dieu tutélaire ,
Ami , m'apparut fous tes traits ,
Et je m'étonnai , dans l'excès
De mon humeur atrabilaire ,
Que , par d'invincibles fecrets ,
Un mortel encor put me plaire.
A ta voix , le Ciel s'éclaircit ,

D'un feu plus vif mon œil éclate ,
Le crédule espoir me sourit ,
Et la plante encor refleurit
Au souffle heureux qui la dilate !
De ses obstacles délivré ,
Dans ses routes moins incertaines ,
Le Méandre azuré des veines ,
Reçoit un sang plus épuré.
L'ame & la tête fécondées ,
Par toi , s'élancent de la nuit ,
Et l'ombre du cahos s'enfuit
Devant le flambeau des idées.
Retrouvant un monde enchanté ,
Tout émaillé de fleurs écloses ,
Déjà mon desir excité
Par d'heureuses métamorphoses ,
Se promet avec volupté
D'effeuiller encor quelques roses
Sur les autels de la beauté :
Déjà la liqueur salutaire
De quelque nectar vieillissant ,
Coulant , à flots d'or , dans mon verre ,
N'y reste pas impunément.
Plus gai , plus libre , plus sincère ,
Je rends grace à certains amis ,
Pleins d'une pitié littéraire ,
Qui , de mon sort presqu'attendris ,
Se demandoient d'un air sensible ,
Le tout , par forme d'entretien ,

« Si le déclin étoit visible ,
» Et si le marasme alloit bien ».

C'EN est fait.... tu vas m'en défendre.

Adorables illusions ,
Quoi ? je puis un jour vous reprendre ,
De l'Amour favoriser les dons ,
Rêver à ceux qu'il fait attendre ,
Chérir tous ses riens , en dépendre ,
Et mettre un prix à ses chansons ;
Me dire enfin à chaque aurore ,
Dans mes rideaux enveloppé...

« Je desire , je brûle encore ,
» Et je puis être encor trompé » !...

O faveur ! puissante Féerie

D'un Art savamment employé !

Qu'il soit par les Muses choyé ,

Le bienfaiteur , dont la magie

Rend à mon être humilié

Sa confiance évanouie ,

R'ouvre mon ame à l'amitié ,

Y ressuscite la folie ,

Remet enfin l'amour sur pié ,

Et la raison à l'agonie !



V E R S

EXTRAITS D'UNE LETTRE,

à *M. le Comte DE ****

HONNEUR au brave Chevalier,
 Qui, dans sa dernière Boutade,
 S'est conduit en franc Grenadier,
 Sur la brèche de la Grenade,
 Où Mars envia son laurier !

QU'AVEC sa Troupe démontée,
 Qu'avec tant de vœux superflus,
 Sa lenteur désorientée,
 Et ses Vaisseaux demi-perclus,
 Le pauvre Byron tout confus,
 Sur une Mer par nous domptée,
 Cherche en vain ses Mâts abattus,
 Et sa prudence déroutée ;
 Rien n'est plus gai qu'un tel malheur,
 Et, pour vengeance plus complète,
 Nous avons ri d'assez bon cœur
 Du Fabius plein de douceur
 Qui bravement sur l'eau végète,
 Et tranche du Temporiseur,
 Tout fier de sa Flotte en vedette.

POURTANT j'aime assez les Anglais,
 Leur rudesse patriotique,
 Le flegme de leurs Baronets,

Leur bavardage politique ,
Leur sérieux dans les excès ,
Un certain air de République ,
Leur parades , leuts Drames noirs ,
Leurs tumultueuses Séances ,
Et leurs graves extravagances ,
Et leurs cafés & leurs comptoirs :
Mais , comme dans un fort prospere ,
Ils sont par fois très-arrogans ,
Il est , je crois , bien nécessaire ,
De les battre de tems en tems ,
Pour franciser leur caractère ;
Pour leur apprendre à respecter
Cette Nation si légère ,
Folle , ou raisonneuse , ou guerriere ,
Qui fait & vaincre & disserter ,
Pense en courant , s'exerce à plaire ,
Et , l'esprit toujours occupé
De combats , de gloire , ou de fête ,
Se fait gaiment casser la tête ,
Sortant d'un bal ou d'un soupé.

LA Guerre que l'on calomnie ,
Quoiqu'on en dise , a bien du bon ;
Comte , laissons parler l'envie ,
Et , malgré la faine raison
Qui fort prudemment se récrie
Contre les boulets de canon ,
N'en dégoûtons pas ma Patrie :



BOUTADE

D'UN MISANTROPE.

SUR ce Globule sublunaire ,
 Étroite & chétive prison ,
 Où les Rois tirent du canon ,
 Pour que du moins on les révère ;
 Où des Catins se font la guerre
 Pour leur amant ou leur pompon ;
 Où des fourmis se culebutent ,
 Pour dévorer un moucheron ,
 Et valeureusement disputent
 La prééminence au ciron ;
 Chacun à l'envi se démène ,
 S'agite en tout sens dans sa chaîne ,
 Prend une allure , adopte un ton ,
 Et , dans le vuide , se promene
 Sur le char des illusions ,
 Traîné , (sur-tout devers la Seine) ,
 Par des rats , ou des papillons .

L'UN , dans sa démence profonde ,
 Fier du progrès de sa raison ,
 Soufflant des boules de savon ,
 Se croit l'Architecte d'un Monde ;
 L'autre , sous l'azur ondoyant
 Opprime & rit , souvent radote ;
 Celui-là prise gravement

BOUTADE D'UN MISANTROPE.

La pourpre qui teint sa calotte,
Celui-ci secoue en riant
Tous les grelots de sa marotte.

LOIN du fracas, loin des grandeurs,
Moi, pendant cette Comédie,
Dont tranquillement j'étudie
Les divers Interlocuteurs,
Un des plaisirs que j'idolâtre,
Est de me moquer des Acteurs
Dans un des coins noirs du Théâtre.

F I N.

Dorat, Claude Joseph,

Roseide Comedie

Paris 1780

P.o.gall. 639

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10090369-2